Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 52 — 30 décembre 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

VOCATION DE GRANDEUR

LA France et son Président ont, paraît-il, une solide vocation de grandeur. A tout prendre, ce n'est pas si mauvais. La grandeur a plusieurs manières de se manifester. Une seule et vraie pourtant. C'est celle que la France a emprunté dans les moments de véritable grandeur de son histoire.

Elle fut grande, quand elle donna au monde les Droits de l'Homme et du Citoyen. Elle fut grande, quand elle envoya ses soldats lutter pour le droit des peuples à la liberté; par exemple, quand le général Lafayette prêta son concours aux Américains en lutte pour leur indépendance. Elle fut grande, chaque fois que son esprit rayonna, apportant à l'Humanité des messages de justice et de paix.

La grandeur d'une nation, d'un pays, ne se mesure pas à la quantité de kilomètres carrés de subdivisions géographiques mondiales qui peuvent porter l'empreinte de sa domination, mais à son influence morale, sa contribution à l'enrichissement de la conscience humaine. La grandeur de la France napoléonienne n'a rien à voir avec la grandeur de la France fouriériste et saint-simonienne et à son rayonnement. La Commune de Paris, vaincue, porta le nom de la France et de son peuple dans tous les continents. Si le socialisme s'imposa comme force sociale et politique universelle, c'est grâce au sang des martyrs de la Commune.

Pourquoi la France n'aurait-elle pas aujourd'hui la même vocation de grandeur ? La plus puissante force de frappe que peut avoir un peuple, c'est celle que peut lui conférer sa qualité de champion, de chevalier de toutes les causes justes; de défenseur de tous les opprimés; de tous les bafoués. La grandur de la France, par exemple, serait singulièrement mise en valeur, si elle suivait aujourd'hui la même ligne de conduite que celle du temps de Lafayette. Pourquoi ne pas être le chevalier, le champion, le défenseur des peuples opprimés ? Si la France de De Gaulle, aujourd'hui, agissait comme la France de Lafayette, ce serait magnifique. Et qu'un beau jour, elle décide d'aider des peuples soumis à des dictatures à se libérer, ce serait merveilleux.

Ce serait beau, ce serait grand, ce serait généreux, si la France, un beau jour, par le truchement de son plus « haut » porte-parole, déclarait : Nous en avons assez de voir, en pleine Europe, à côté de chez nous, au milieu du monde occidental, deux peuples — tels que l'Espagne et le Portugal — soumis à des régimes qui sont une honte et une insulte au monde civilisé. Nous en avons assez, de voir de quelle façon ces deux peuples ont été trahis et abandonnés, pas seulement en 1936, mais, surtout, en 1945 et jusqu'à maintenant. La France, qui est un pays libre, qui aime la liberté et qui n'a pas voulu de dictature à aucun prix; qui a dressé une barrière aux dictatures, qu'elles soient noires ou rouges, se considère comme concernée par le problème du retour à la liberté de ces deux peuples, où aucun droit civil, politique ou syndical n'est garanti à la majorité. Depuis ce moment solennel, la France mettra tout en œuvre pour aider ces deux pays à se libérer de leurs tyrans et à recouvrer les droits et les libertés qui leur ont été ravis.

Voilà un beau coup d'éclat ! Combien seraient sidérés et le prestige de la France et de son Président n'en seraient que mieux rehaussés. Aucune force de frappe ne frapperait autant qu'une telle déclaration, qui, en plus, ferait coup double : Pas plus Kennedy que Khrouchtchev ne pourraient s'en relever !

Et, fidèles aux principes énoncés, les hommes de la Nouvelle République française, s'apprêteraient à faciliter aux résistants espagnols et portugais tout ce dont ils ont besoin pour combattre l'O.A.S. ibérique, jusqu'à en finir avec la subversion qui s'empara du Pouvoir par un coup d'Etat, et une guerre civile, qui aurait pu être celle de la France, si le putsch d'avril avait réussi en partie. Et la vocation de grandeur de la France se verrait confirmée et affermie, en constatant que, grâce à son effort et à sa résolution, l'injustice et la trahison de 1945 seraient réparées. Qu'est-ce qu'on dirait, dans les Manuels d'Histoire, de l'homme et du peuple qui, tout seuls, auraient été capables de faire ce que ne firent ni Roosevelt, ni Staline et Churchill réunis !

Nous, qui rêvons pour notre cher et vieux pays impérissables lauriers et pure renommée, en cherchant beaucoup, en réfléchissant profondément, nous n'avons rien trouvé de plus généreux, de plus grand ni de plus sensationnel.

...Mais l'esprit affreusement pratique des politiciens d'aujourd'hui, qui ressemble trop à celui de ceux d'hier, empêchera peut-être notre guide national de prendre en considération une initiative qu'en toute humilité nous lui soumettons.

DOCUMENTS

Rapport de la Commission Internationale de Juristes sur l'Espagne

(Suite)

LA PUBLICITE DES DEBATS JURIDIQUES N'EST QU'APPARENTE

La magistrature espagnole a toujours maintenu avec un soin jaloux ses traditions d'indépendance. Cependant, sous le régime actuel un magistrat peut être révoqué pour des raisons purement politiques et cela en vertu d'une loi du 19 février 1939 qui a été prise en vue de l'épuration des administrations publiques après la guerre civile. D'autre part, toutes les affaires pénales qui ont une coloration tant soit peu politique sont portées devant des juridictions militaires. Le rapport montre comment ces juridictions constituent l'un des piliers du régime. Les avocats, qui dans l'ensemble ont pris courageusement position contre les divers excès du régime franquiste ne sont pas admis à la barre des tribunaux militaires quand ceux-ci siègent en matière dite « sommaire ». Le public est en principe admis à assister aux audiences. Mais voici ce que dit le rapport à ce sujet :

La publicité des débats n'est souvent qu'apparente. En effet, pour éviter une trop grande affluence du public aux débats d'un procès politique, le gouvernement a adopté à diverses reprises un système aussi ingénieux qu'efficace : bien avant l'ouverture de l'audience des policiers en civil remplissent les bancs réservés au public, de sorte que quand les curieux arrivent, il n'y a plus de place pour eux.

LA PRESSE EST UNE ENTREPRISE PUBLIQUE AU SERVICE DE L'ETAT

Dans son avant-propos au rapport, sir Leslie Munro, secrétaire général de la Commission internationale de juristes, souligne l'anomalie que constitue cette extension de la compétence des juridictions militaires et exprime le vœu qu'elle prenne bientôt fin.

Le rapport traite en détail de la censure sur la presse. Aux termes de l'exposé des motifs de la loi du 22 avril 1938 sur la presse :

« L'existence d'un quatrième pouvoir ne peut être tolérée. Il ne peut donc être admis que la presse existe en dehors de l'Etat. Il faut éviter les maux provenant de la liberté de type démocratique... La presse doit toujours être au service de l'intérêt national, elle doit être une institution nationale, une entreprise publique au service de l'Etat. »

Au sujet de la censure sur la presse, le rapport déclare :

« Voici quelques sujets qui sont interdits par les directives du ministère de l'information : le régime, la succession du Caudillo, certaines activités des membres du gouvernement, les activités séparatistes, les grèves et autres formes d'agitation politique ou sociale, les attentats aux bonnes mœurs, et, de façon générale, tout ce qui est susceptible d'être réprouvé par la censure de l'Eglise catholique romaine. Il est également interdit d'ébruiter un scandale, de rendre compte d'un procès dans lequel des hommes d'Etat sont impliqués, ou de livrer au public des informations de nature à faire apparaître la situation du pays sous un jour défavorable. »

LA POLICE PEUT ARRETER QUELQU'UN SANS MANDAT D'ARRET

Dans l'avant-propos au rapport on souligne que certaines déclarations qui semblent concéder à la presse un certain degré de liberté resteront purement symboliques aussi longtemps que le gouvernement pourra, comme c'est encore le cas, nommer et révoquer les rédacteurs et soumettre à un contrôle absolu l'expression des opinions aussi bien que la substance des informations. Quant à la liberté individuelle, nous citerons encore les termes du rapport :

« La police peut opérer une arrestation sans qu'un mandat d'arrêt ait été délivré par une autorité judiciaire. La liberté individuelle est protégée par la règle suivant laquelle tout personne appréhendée par la police doit, dans un délai de 72 heures, être remise en liberté ou déférée à l'autorité judiciaire. Mais quand il s'agit d'infraction de caractère politique, cette règle n'est pas toujours respectée; il est alors fréquent que la police retienne une personne bien au-delà des 72 heures autorisées, ne le fasse comparaître devant le juge qu'après un mois ou plus, ou bien qu'elle la relâche après plusieurs semaines sans l'avoir jamais amenée devant un magistrat parce qu'aucune charge ne pouvait être retenue contre elle. »

LE DETENU NE PEUT PAS COMMUNIQUER AVEC UN AVOCAT

Enfin, tant qu'il est entre les mains de la police le détenu ne peut communiquer avec un avocat. Mais il peut déposer une plainte contre tel ou tel fonctionnaire de la police pour détention arbitraire.

Le rapport comporte neuf annexes. On trouvera dans l'une d'elles des extraits du dossier du procès de Julio Ceron, jeune diplomate espagnol qui, en 1959, a été condamné, ainsi que seize autres coinculpés, à une lourde peine d'emprisonnement pour crime de rébellion militaire. Ceron vient de sortir de prison après avoir subi trois ans d'emprisonnement, sur les huit ans auxquels il avait été condamné, mais il est assigné à résidence pour dix-neuf mois dans une petite ville d'Espagne. On trouvera également en annexe la lettre des 339 prêtres basques, écrite aux évêques de leurs diocèses pour protester contre l'intolérance du gouvernement, ainsi que la lettre de protestation contre la censure signée par environ 350 intellectuels espangols.

Dans son avant-propos au rapport, sir Leslie Munro souligne que la commission internationale de juristes s'est attaché avant tout à rechercher dans quelle mesure la primauté du droit avait été respectée en Espagne depuis 1939 jusqu'à l'époque actuelle. Quant à l'avenir, il exprime le vœu que le gouvernement espagnol s'engage officiellement à respecter la dignité et les droits de la personne humaine.

K...apitaliste, va ! !

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

NOUVEAU COUP DE GRISOU EN ALLEMAGNE : SEPT MORTS

Aix-la-Chapelle. — Quarante mineurs ont été bloqués par l'explosion qui s'est produite dernièrement à 550 mètres sous terre, dans une galerie du puits **Adolf** à Merkstein, localité voisine d'Aix-la-Chapelle, et située à proximité de la frontières hollandaise.

Six mineurs ont été tués par le coup de grisou et plusieurs autres grièvement brûlés. L'un des blessés a succombé dans le courant de la même journée.

Jeudi, dans la mine **Sachsen** de Heessen, dans la Ruhr, à la suite d'une explosion dans un puits situé à 1.150 mètres, on retirait six morts. Dans cette entreprise — en mars 1962 — 31 mineurs avaient trouvé la mort de la même façon. Après la terrible catastrophe de la Sarre, en février dernier, le nombre des « gueules noires » accidentellement décédées en Allemagne fédérale s'élève à 342 pour l'année 1962.

Pour tous ces hommes — pas plus aujourd'hui, que dans le passé — il n'y eût jamais de Légion d'honneur, de Croix de Fer, d'Argent ou d'Or.

Une note de regret — qui n'est suivie par aucune mesure de protection d'ailleurs — suffit amplement.

Responsable de la mort de 100.000 personnes

UN CRIMINEL DE GUERRE NAZI EST ARRETE A BARCELONE

Si on cherchait bien, on en trouverait bien quelques autres... Son extradition sera pourtant beaucoup plus difficile à obtenir

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

Los genios del Séptimo Arte

«Siento una especie de voluptuosidad en hacer lo más detestable posible los tipos abyectos. Execro particularmente a los monstruos de orgullo, de egoísmo y de autoritarismo que, por desgracia, son aún nuestros contemporáneos. Y mi mayor deseo es que aquellos que se les parecen sientan asco de sí mismos, viéndome encarnarlos en la pantalla».

Charles LAUGHTON.

REALMENTE, llegó en esta encarnación a grados difícilmente superables. ¿Quién olvidará ese Enrique VIII de Inglaterra, encarnado por él? Es difícil imaginar bestia más repugnante, en lo moral como en lo físico. Laughton, en la representación de ese personaje, supo mostrar una tan odiosa imagen del Poder, del despotismo, que no ha habido jamás espectador que no saliese asqueado de ese horrible símbolo de la autocracia.

¿Y qué decir del capitán de la «Bounty»? El personaje creado por Laughton, justificaba, él sólo, la rebelión de los marinos, la terrible aventura de aquel puñado de hombres, cuyos descendientes pueblan una de las islas del Pacífico.

En cuantos papeles representó, lo mismo en aquellos que encarnó la maldad, la soberbia, la violenca, el orgullo, el egoísmo, que en aquellos en que era precisa la finura, la mímica, la expresión, el genio de Laughton resplandeció, haciendo de él uno de los llamados «monstruos sagrados» del séptimo arte. Así en ese delicioso «Piccadilly» que marcó sus «débuts» en el cine, como en el senador americano de «Tempestad sobre Washington», que ha sido su último «film».

Parece que su sueño dorado era encarnar Winston Churchill en la pantalla. Pero Churchill había impuesto como condición que no quería ser representado en el cine en vida. Y Laughton decía más de una vez: «Confío en que ese animal no me hará esperar mucho».

¡Ironías de la suerte! «Ese animal» aún vive y, apesar de sus 87 años, ha salido con bien hasta de una caída, siempre grave a su edad. Y Charles Laughton acaba de morir, como Gary Cooper, como Humphrey Bogart, víctima de un cáncer.

Pertenecía a la estirpe gloriosa de la generación de grandes artistas que elevaron el cine a la categoría de séptimo arte. Que aportaron a la pantalla el aliento de verdaderas vocaciones estéticas. Que no fueron ni mimos ni simples instrumentos de los directores de escena. Que, en una palabra, dieron, con su contribución personal, una nueva dimensión artística.

Charles Laughton fué de los mejores y de los más grandes. Lo fué, porque, además de ser un gran artista, en su vida privada fué un hombre serio, simple, honesto, que huyó de toda publicidad malsana, cuya existencia estuvo exenta de escándalos y de vicios.

Su propia muerte, estoica y púdica, es un ejemplo de fuerza de carácter. Siguiendo el sistema de los médicos americanos, no ignoraba el mal de que estaba aquejado, un cáncer de la columna vertebral, una de sus formas más terribles y más incurables. Serenamente, esperaba el fin, sin dejar de mantener relaciones de amistad, de animar cuanto aún podía con su aportación personal, siempre original y desinteresada.

Cuando tantos artistas naufragaron en el desequlibrio propio de los excesos de vidas desorbitadas, él nunca perdió la medida justa de la salud, de una concepción digna y normal de la existencia. Ganando mucho, vivió modestamente, complaciéndose en la soledad y siendo uno de los hombres más cultos del cine. Leía mucho y, cuando debía interpretar un personaje, se documentaba sobre él a fondo, aunque ello le costara meses y meses de trabajo. Dicen que para interpretar el senador de la Carolina del Sud en «Tempestad sobre Wáshington», vivió en el país el tiempo suficiente para adquirir el acento propio de los naturales de ese Estado norteamericano.

Ha muerto cuando aún habría podido dar interpretaciones geniales al cine mundial. Inglés de origen, se naturalizó americano, pero su temperamento y su carácter lo hacían realmente ciudadano del Universo.

Su muerte no desencadenará los torrentes de tinta y no ennegrecerá las toneladas de papel que la triste y lamentable de la pobre Marylin Monroe. Pero, con Charles Laughton, desaparece uno de los mejores artistas de la pantalla; uno de los hombres que más contribuyeron a hacer del cine «el séptimo arte».

Federica MONTSENY

A LOS NUESTROS

Aunque, a nuestro entender, en lo Ideal, el posesivo «Nuestros», por su sentido parcial y particular no esté muy bien aplicado, lo usamos, no obstante, para la intitulación de este artículo, extendiéndolo más allá de lo que suele ser el corriente concepto o la interpretación entrañable del vínculo consanguíneo o familiar. Es decir, que nos place llamar nuestros a los que, encuadrados en el área y en la línea social revolucionaria del anarcosindicalismo, como a nosotros les inquieta la humana causa por la manumisión de los hombres y los pueblos, en este mundo contrahecho en que vivimos.

Más precisión aún: significa el título a este modesto pero noble artículo, una misiva abierta a los militantes, a los hombres y mujeres libertarios en nuestra actitud resuelta y activa por los principios ético-filosóficos que informan y persigue el anarcosindicalismo; y que con denuedo, con generosidad y por convicción lucharon, luchan y piensan seguir luchando hasta la realidad o la implantación de otra Sociedad mejor. A todos los comprendidos, pues, en este preámulo, es, en suma, a los que amén de considerar «nuestros», creemos pertinente hacer un requerimiento a la meditación, sobre lo que debe ser, tanto en lo interno como en lo público, conducta individual y colectiva apropiada, para poder dar auge y plausibilidad al Movimiento Libertario.

No pretendemos con esta misiva abierta a los «Nuestros», aconsejar una disciplina contraproducente de partido político, donde toda sugerencia, toda iniciativa y orientación emana de sus élites o de organismos tutelares y ejecutivos, y donde no ha lugar el confrontamiento de pareceres u opiniones diversas. Un mérito libertario que va implícito y es consustancial al Ideal, es precisamente la libre discusión, el análisis y el libre examen sobre todos los problemas que interesan a la organización y ofrecen objetividad a las ideas que han de dar ritmo con resultados prácticos a la causa que nos es cara y nos justifica como Movimiento revolucionario. Ahora bien, enjuiciamos, y sin ínfulas de dómines queremos — siempre con el mejor fin — sacar a colación, lo que entre la diversidad de pareceres y el derecho crítico debe mediar.

Si en materia de opinión hemos de convenir que nadie sobre nada es infalible, a la opción de crítica refutadora ha de acompañar un noble y objetivo sentido de ponderación. Se puede ser concretos e incluso cáusticos según la condición de carácter temperamental, en oposición a una tesis, a una visión de los problemas y las cosas a canalizar o dilucidar pero precisamente el derecho al libre examen detesta el zascandileo y lo avieso como procedimiento. Al respecto, se vé enaltecida la personalidad intrínseca de idealista del anarcosindicalista Enrique Malatesta. Descarnado refutador objetivo, fué su suerte en el propio medio en que luchó 50 años, pero su alteza de miras, a la que asociaba el respeto y la ecuanimidad frente a los opositores, fortalecía su posición en los litigios conceptuales que sostenía.

¿Por qué, Rafael Barret, más que cáustico, en apariencia implacable, como polemista frente a la intelectualidad de su época — él, en tanto que intelectual de definición anarquista —, dejó fuera de combate a tantos plumíferos, profesores e incluso hombres de Ciencia? Porque Barret, al ser atacado con argumentos pasionales, sofísticos y aviesos, sabía ser objetivo. El mantenía la polémica ausente de exclusivismos y pasiones. Hacía la disección de causas y efectos y resumía su tesis u opinión con la noble promesa a los contrincantes, de quedar a la espera de rectificarse, si le probaban lo erróneo de su pensar. Y es que a la crítica, si ella es refutadora, por muy dispar que se haga, ha de caracterizarla la objetividad, con lo cual, siempre se construye, se valoriza el pensamiento individual y se beneficia y prestigia lo colectivo o la entidad.

He aquí, a propósito de lo que nos mueve o nos ocupa, una ecuánime consideración que nos permitimos ajustar, del compañero C. Lizcano, que hacemos nuestra y que, por su actualidad, hace al caso reproducir :

«Lo único importante y lo más sensato es que se mantenga la cohesión del Movimiento, renunciando la militancia a las absurdas querellas, las rivalidades sin fundamento, y los recelos personalistas. Hemos de probar que somos capaces de vivir apiñados y cordialmente entre nosotros en el seno del Movimiento, para con fuerza moral poder aconsejar a las gentes del ancho mundo obrero, campesino y cultural, que adopten nuestras ideas y vengan a nosotros. Es preciso que cada compañero, que cada uno de los militantes confederales o libertarios, se hagan la reflexión, de ser capaces de vivir y actuar con tolerancia y respeto mutuo, en razón y realización con los hermanos de lucha por el triunfo de las Ideas.»

La transcrita consideración o juicio emitido por Lizcano, en interés ponderativo por la suerte y la operancia positiva de nuestro Movimiento y nuestro caro Ideal de Libertad, merece ser bien oída, en cuya observancia o en cuya conducta radicará el principal afianzamiento de nuestra fuerza, y el aliciente para que se engrose o se enriquezca. Nos viene a memoria y viene a colación, uno, entre varios casos de encrespada discusión que tuvimos ocasión de presenciar sobre cuestiones planteadas por la Organización, en el Congreso de la Comedia, donde estábamos como modestos delegados de una Comarcal de campesinos. Dos delegados de la Regional catalana, mantenían — por mandato — sobre uno de los puntos del Orden del día, pareceres diametralmente opuestos. Con tal calor se rebatían, que muchos delegados — jóvenes — en el Congreso, creíamos en un desafío catastrófico. Terminada la sesión, los dos delegados enfrentados, ya en la calle, seguían discutiendo, pero riendo, y del brazo fueron a tomar una cerveza y a comer juntos en una mesa de la fonda. Después, los vimos en la mesa del Congreso defender puntos de vista coincidentes. Era la divergencia de apreciación en los problemas sobre la misma causa, que por ser humana y natural, es libertaria, cenetista o anarcosindicalista; y era la comprensión y la prueba en dos delegados, que, no por estar en desacuerdo, iban a malquererse en quebranto de la causa ideal-revolucionaria que los dos amaban y defendían.

Reivindiquemos, pues, lo dicho por Malatesta y Barret, antaño, y lo de Lizcano ahora. Oposición siempre, porque ella evita el gregarismo y el idolismo, pero siempre también con objetividad, con alteza de miras y cin espíritu de entes idealistas, de compañeros y hermanos de causa, de lucha y convicción. Que no se use el denuesto, la intriga ni el rencor, cuyos resultados con el clanismo o la disociación de lo que ha de estar graníticamente unido y concertado para triunfar : el anarcosindicalismo, en su magna lucha contra la esclavitud y todos los absolutismos del mundo en que vivimos.

Un libertario, ya como individualidad o como compartidor en grupo de afinidad, no debe nunca sacrificar su opinión inhibiéndola, por opuesta que sea a la emitida por los demás, mientras ha de pensar que en la de los demás y en la propia puede haber algo de error y certeza. Lo que procede es ser tolerantes y no ver en el contrincante «un sospechoso», un intruso o un enemigo. ¿Que hay grajos que se tiñen las alas de blanco? Inevitable, pero por su vuelo y por su sombra los conoceréis...

Seamos diferentes en lo conceptual, divergentes en la apreciación, e incluso secos y temperamentales — si ello es condición humana — pero seamos ecuánimes, ponderatívos, elevando y ajustando las disparidades de opinión, a la altura de nuestras Ideas.

F. CRESPO.

EL EX-PRESIDENTE PEREZ JIMENEZ, ENCARCELADO EN MIAMI

Miami. — Agentes federales han confinado en la cárcel al ex Presidente venezolano Marcos Pérez Jiménez, después de fracasar los intentos del abogado por conseguir su libertad bajo fianza. Los agentes federales acudieron a la residencia del ex presidente en la mañana del miércoles y practicaron su detención poco después de la hora del desayuno.

La medida fue tomada después de que el Tribunal Federal de Nueva Orleans rechazó una apelación y que un juez de Miami rechazó una petición de fianza por cien mil dólares para la libertad provisional. Poco después del derrocamiento del ex presidente venezolano, en 1958, el Gobierno de Venezuela solicitó su extradición, al objeto de juzgarle por supuesto robo del Tesoro Nacional. Se alega que Pérez Jiménez se apropió de varios millones de dólares. — Efe.

(De «ABC», de Madrid del 14-12-62.)

PARADEROS

Angela Vallmajó desearía saber el paradero de su hermano Jaime Vallmajó, residente en Francia.

Quien pueda dar noticias, que lo haga a Angelina Vallmajó, 5, rue Mouffetard, Paris (5e).

⁂

Asunción Planchart, de Anglés (Gerona), desearía conocer el paradero de Francisco Serrat, también de Anglés.

Quien pueda dar noticias, que escriba a: Madame Soteras. 3, rue du Voultre, Millau (Aveyron).

«Memorias de Pablo Casals»

Acaba de aparecer la edición de esta obrita que fué publicada como folletón en las columnas de «CNT». Se trata de un volumen de 36 páginas, primera versión esapñola de las Memorias de Pablo Casals, recogidas por Thomas Dozier y vertidas al castellano por Manuel Bernabeu.

Precio: 0'60 NF.

Pedidos: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

que celle du pauvre petit journaliste Ahlers, qui n'avait tué personne, qu'on sache.

⁂

UN BEBE PHOCOMELE EST NE A ROME

Rome. — Un enfant sans bras, sans oreille et aux mains directement attachées aux épaules, est né à la clinique d'obstétrique de l'hôpital central de Rome. On ignore si ces malformations congénitales, sont dues à l'emploi de thalidomide pendant la grossesse de la mère. Celle-ci ne sait pas encore la vérité sur son enfant.

Le Pape va, paraît-il, l'adopter et se charger personnellement de son entretien et des soins qu'il nécessitera au cours de sa vie... En le laissant comme héritage à son successeur.

MORT DU GENERAL KINDELAN, PIONNNIER du « FRANQUISME »

Madrid. — Le général marquis Alfredo Kindelan y Duany, premier ministre de l'air de l'Espagne franquiste, et membre de la junte d'officiers qui désigna le général Franco comme chef de l'Etat, est décédé. Il était âgé de 83 ans. Il commanda l'aviation nationaliste pendant la guerre civile.

Paix aux morts !... Ce charmant homme parlant à Oxford en 1958 de la guerre civile espagnole, et du rôle qu'il y joua en tant que Ministre de l'Air, affirma : « qu'à sa connaissance, les avions franquistes n'avaient jamais jeté des bombes sur les populations civiles. Des tracts et des paquets de chocolat pour les enfants seulement. »

O Ironie !...

TROIS CONDAMNATIONS A MORT POUR RELIGION AU MAROC

Etrange procès de religion à Nador (ex-zone espagnole du Maroc), où quatre jeunes gens (dont un Syrien), adeptes de la secte bahi'à, étaient accusés de constitution d'association de malfaiteurs et d'atteinte à la fois religieuse. Trois d'entre eux ont été condamnés à mort, cinq à la prison à vie et un à quinze ans de prison.

Si Hassan II ne joue pas les Kemal Atartuk au Maroc, à quoi servira donc la Constitution toute neuve qu'il vient tout récemment de faire voter au peuple marocain ?

Si piensas ayudar a los mutilados e inválidos, no esperes a mañana.

REPORTAGES

LYONESA

La verdad sobre Cuba

Así habría podido titularse la magnífica conferencia que el pasado martes, 27 de noviembre, dió el autor del «Universo Concentracionario», David Rousset, en Lyon, organizada por el «Cercle pour la Liberté de la Culture».

No es ignorado el nombre del conferenciante de los lectores de nuestras publicaciones, que recordarán la generosa y briosa campaña que David Rousset emprendió contra los campos de concentración en Rusia y otros países, incluída la España franquista, por lo que consideramos inútil extendernos en consideraciones para presentarlo.

Dió comienzo a su tan documentada como clara exposición, con una sala repleta de asistentes, diciendo que iba a reflejar la realidad de lo que ocurre en Cuba, que es todo lo contrario de lo que se nos cuenta por una y otra propaganda, todas tendenciosas.

Tomando toda clase de precauciones, se dispuso a ir a Cuba a título privado, en calidad de amigo de un conocido suyo, no en la condición de su profesión de periodista, medida preventiva que le valió el no tener que obedecer a la orden que se dió, cuarenta y ocho horas después de su llegada a La Habana, de que ningún periodista extranjero podía salir de la capital cubana, pudiendo, de esta forma, circular por toda la isla antillana sin ser molestado.

Entrando en detalles, cuenta que los cubanos solo tienen tres aviones para el transporte público y que a Cuba sólo se puede ir vía Praga o por México, siendo este último país desde el que tomó el avión para entrar en la isla que ha estado a punto de desencadenar una guerra nuclear.

Pone de relieve que en todo el mundo se ignora la verdad de lo que ocurre en Cuba, incluso en México y el resto de los países latino-americanos, a pesar de lo cerca que se encuentran. Es notable la ansiedad con que se interroga a los viajeros que de allí vienen, pidiéndoles noticias e informaciones. Señala de paso la enorme simpatía que despertó en todos los países el movimiento castrista, esencialmente anti-yanki, pero que luego se ha ido dividiendo en partidarios y adversarios, debido al carácter dictatorial que ha ido tomando y su marcado partidismo por el comunismo.

Hace una imagen descriptiva del género de vida que se vivía en Cuba antes de la Revolución, que resumiremos en un lado representado por grandes, modernas y bellísimas ciudades, donde no faltaba ninguno de los nuevos aparatos que rinden cómoda y agradable la vida, incluídos los climatizadores del tiempo, etc. Haciendo este modernismo, que llevaban a Cuba los ricos americanos, que los trabajadores calificados, bien retribuídos, gazaran de un elevado nivel de vida. Por el otro lado, se encontraban los parias del campo, que no sólo vivían en otro mundo distinto, mísero y atrasado, sino con un siglo de retardo, vegetando en los ingenios productores de la rica caña de azúcar, teniendo, para cobijarse, míseras chozas o cabañas de madera, desconociendo completamente la higiene, la sanidad, la instrucción y nada de lo que podía significar adelanto y progreso.

Como ya hemos señalado — precisa el conferenciante — todo utillaje mecánico, desde el portalámparas, hasta los coches, camiones, autobuses, ascensores, etc., es de tipo americano, por lo que se comprenderá fácilmente la asfixia que se ha producido en Cuba, de toda la vida del país, en particular en las grandes ciudades, desde que América del Norte decidió bloquearla económicamente, habiendo que racionarse todo lo que sirve para comer, vestir, calzarse, etc. La sola excepción en los productos alimenticios que se han racionado, son el pan y el azúcar.

A fin de mejor describir la realidad cubana, indica Rousset, es necesario precisar que en las grandes ciudades, todos los regímenes habidos eran dóciles instrumentos de los trusts americanos, los que les hacían enriquecer a sus presidentes a cambio de que les dejaran carta blanca para explotar al pueblo; igualmente señala que el aporte de capitales americanos, traídos por los turistas, creaban un endiablado ambiente de corrupción y degeneración, haciendo de La Habana un lupanar y una sala de juego.

A continuación va refiriendo que las grandes ciudades cubanas se van vaciando de todos los elementos técnicos, profesionales y científicos. Diariamente se ausentan doscientas personas desde hace dos años, que son las que solamente pueden salir; a los médicos ya no les permiten marcharse porque salieron el cincuenta por ciento; igual ocurre con los obreros calificados, ingenieros y cuadros, siendo la sola excepción, de los que no se marchan, los intelectuales, que se han puesto al servicio de la revolución.

Relata cómo se produjo la reforma agraria; la tierra fué desposeída a sus propietarios; a los campesinos se les dió en propiedad colectiva, ya que el parcelamiento era imposible, dado el sistema de producción. Refiere el fracaso de las colectividades agrícolas, regentadas por los Consejos Económicos designados por los sindicatos, a causa de que el campesinado se negaba a trabajar y la producción descendió de forma vertical, dándose el caso que en algunas partes el Estado se ha debido convertir en regente y en otros se han devuelto a sus antiguos propietarios. Pone de relieve la falta de conciencia del campesinado y de la más elemental buena administración y organizar racionalmente la producción, notándose la carencia de cuadros y de elementos técnicos.

Manuel BERNABEU

(Terminará en el próximo número.)

En lisant. . .

(Suite de la page 8.)

faisait partie d'aucune école dans le sens strict du mot, à partir de ses jeunes années, alors qu'il essayait encore un travail salarié et une croyance naive à occuper dans ce monde une place admise et tolérée par la société, jusqu'à son dernier jour, alors qu'il serrait déjà dans sa poche le pistolet destiné à mettre un terme à son effort laborieux et grandiose à la fois de survivre, de garder intacte sa vision et de la transcrire sur des toiles.

Car Théo ne pouvait plus le sauver. Indirectement, c'est même lui qui a donné à Vincent Van Gogh le coup de grâce. Avec tout son dévouement fraternel, ne pouvant plus se contenter à rester le frère de Vincent, ayant son destin particulier et personnel à accomplir, ayant contracté mariage et le souci d'un enfant auquel il avait cependant donné le prénom de Vincent, il ne pouvait plus apporter à son frère toute l'attention et tout le concours dont ce dernier avait pourtant plus que jamais besoin. Cela, Vincent ne pouvait pas ne pas le sentir. Il se savait condamné désormais à une solitude plus étroite encore, à des soucis plus pesants encore et comme conséquence inéluctable, à la perte définitive de toute sa raison, sans laquelle sa peinture inspirée mais lucide ne pouvait plus exister. La fraternité avait permis à Vincent Van Gogh de vivre et de peindre, elle n'était pas capable de lui éviter une fin atroce, encore avant qu'il ait pu recueillir ou ne serait-ce que voir les fruits de sa création acharnée dont il avait arraché chaque pièce au sort tragique promis aux monstres même sacrés.

Par ce livre vous pouvez à bon compte devenir non pas seulement les admirateurs de Van Gogh que vous êtes sans doute déjà, mais aussi ses frères. C'est une chance à ne pas manquer.

Georges-Paul VILLA.

Desde Chile

DOS FIGURAS DEL M. L. E.

Rosario DULCET y Antonio SOLER

Antonio Soler Cuadrat, falleció en Santiago de Chile el 10-11-62 a los 82 años de edad y a los 68 años de militante sindicalista.

La que fué su compañera durante su juventud, Rosario Dulcet, vive en un pueblo del departamento del Aude (Francia). Ambos nacieron en Villanueva y Geltrú (Barcelona) y fueron los primeros que se unieron libremente en dicha ciudad de una manera pública y ostensible. Dicha unión fué muy comentada y alarmó a los tradicionalistas de Villanueva, quienes no podían admitir que dos seres humanos que se amaban tuviesen la osadía de celebrar una unión de esa naturaleza sin avergonzarse. Para las gentes «casadas como Dios manda» tan audaz unión era una inmoralidad y es por ello, que no habiendo podido atajar la libertad de pensar y de obrar de los recién unidos decidieron declararles el pacto del hambre, y, para cumplir sus siniestros propósitos, acordaron despedir a Rosario Dulcet de la fábrica que trabajaba y a Soler su patrón le dijo: «No podré seguir dándole trabajo».

Sin embargo, esa clase que había acordado no darle trabajo a la pareja mencionada porque había demostrado que es posible amarse y convivir prescindiendo de la farsa religiosa y de la comedia civil, solía jactarse ante sus íntimos contando sus adulterios.

Quienes hemos asombrado a tan repudiables personajes, uniéndonos libremente, comprendemos la intolerancia de esta sociedad que se apoya en una falsa moral protegida por códigos que son como las telarañas, puesto que retienen a los débiles mientras los poderosos, con su dinero, rompen esas telarañas para librarse del delito de bigamia.

Si Rosario y Antonio sólo hubiesen sido condenados por la patronal, a ningún progresista hubiese sorprendido tan denigrante actitud porque la opinión de los explotadores no les interesaba; pero no tardó en caer sobre ellos el desprecio de sus convecinos y de los ignorantes que hacían el juego a todas aquellas gentes que les declararon el pacto del hambre. Mas la alarma aumentó cuando supieron los confabulados que la joven pareja no bautizaría a sus hijos.

En aquellos tiempos, una actitud tan propia y digna de una pareja libertaria era considerada como un desafío a la «sociedad tan bien organizada», en la que los reyes y los poderosos hacan bailar a las mujeres desnudas encima de las mesas durante sus bacanales y, a los llamados hijos ilegitimos los abandonaban o los sacrificaban para salvar «su honor».

Rosario fué discípula de Soledad Gustavo, la cual, tenía establecida una escuela libertaria en Villanueva. Su padre, Jaime Dulcet, republicano federal, procuró que su hija asistiera a la escuela hasta los 14 años y se preocupó que su hija conociese las ideas progresistas.

Antonio no fué tan afortunado porque tuvo que trabajar desde su temprana edad, pero a los 14 años ingresó en el sindicato de campesinos y desde entonces siempre luchó por la emancipación integral. Llegando a ser un albañil muy competente y ocupó cargos importantes en el ramo de la Construcción.

Ante la hostilidad de los patronos y de los ignorantes, según Soler, el año 1910 tuvieron que abandonar su pueblo natal y establecerse en Sabadell, ciudad obrera y progresista en aquellos días que los federales se fundían con los anarquistas para combatir al centralismo y a la monarquía.

Pero el espíritu combativo de Rosario y la actividad revolucionaria de Antonio muy pronto preocupó a la guardia civil y como diría Federico García Lorca:

«Apaga tus verdes luces
que viene la benemérita.»

Y ambos, tuvieron que alejarse del país que les vió nacer para no ser víctimas de la benemérita, coincidiendo su llegada a Francia con el estallido de la primera guerra mundial.

La Dulcet, impregnada de humanitarismo, no tardó en manifestar sus senticientos entre las tropas que Francia concentraba en el puerto de Sète para enviarlas a los frentes de batalla y allí, comenzó a hacer propaganda revolucionaria y antimilitarista, la que le valió la persecución de las autoridades de dicho puerto. Aunque ella no tuvo tiempo de conocer a Paul Valery, natural de Sète, honró con su propaganda el nombre de aquel poeta que escribió: «la guerra est une opération par laquelle des gens qui ne se connaissent pas se massacrent pour la gloire et le profit de gens qui se connaissent et ne se massacrent pas».

Para evitar la cárcel o la expulsión, Rosario y Antonio tuvieron que trasladarse a Montpellier, donde siguieron propagando sus ideales.

El año 1917 regresarón a Barcelona, en los momentos culminantes de aquellas luchas que tuvieron repercuciones en todas las provincias españolas.

A raiz de la huelga de la Canadiense, Soler estuvo preso durante 11 meses. Y cuando en las barriadas obreras de Barcelona se iniciaron grandes manifestaciones que recorrieron la ciudad al grito de «¡mueran los acaparadores!» «¡Queremos pan y trabajo!» a Rosario le faltó tiempo para unirse a las manifestantes y, fué una revelación para quienes no la conocían de cerca, cuando, en un centro republicano del Districto V, en un mitin que esa institución celebró para capitalizar las protestas, desde el público que llenaba el local, una mujer pidió la palabra para explicar a los asistentes las causas y razones de aquellas luchas. Y con palabras vibrantes, encauzó aquel acto por los verdaderos caminos que buscaba el pueblo barcelonés. Así empezó Rosario Dulcet a conquistar al pueblo catalán.

En un acto que se celebró en el Cine Montaña, de la barriada del Clot, al ser anunciada y levantarse a hablar, el público prorrumpió en un «¡Viva la anarquía!». En este mitin tomaron parte Libertad Ródenas y Lola Ferrer.

Pero las actividades revolucionarias de su compañero llevaron a éste al Castillo de La Mola (Mahón) con Salvador Seguí, Francisco Arin, Marcelino Silva y tantos otros. Como este último contrajo durante la mencionada deportación fiebres malignas, enfermo y sin recursos halló acogida y solidaridad en el hogar de esa pareja que tanto había alarmado a aquellas gentes de Villanueva y Geltrú.

Por otra parte, la lucha permanente, las persecuciones, las separaciones obligadas, los encarcelamientos, las miserias y la mano de las sotanas tan interesada en disolver aquel hogar eran factores adversos a la felicidad de Rosario y Antonio. Pueden ser numerosas las causas que indujeron a Rosario a unirse libremente con Marcelino Silva; pero para Soler, aquel primer amor perduró hasta el día de su muerte y quiso materializar este recuerdo guardando sus pequeños ahorros para que fuesen entregados a Rosario y a los presos. Tal decisión, el viejo Soler, la mantuvo secreta, puesto que muchos compañeros y amigos hacía dos años que recaudaban mensualmente una suma de dinero para que viviera dignamente porque su edad no le permitía trabajar. Lo expresado demuestra que ese vegetariano, idealista y revolucionario, a sus 82 años de edad, seguía siendo un romántico que adoraba a la que aceptó unirse libremente.

Soler murió con la sonrisa en los labios porque comprobó que la solidaridad no es un palabra vana y porque la Iglesia y los tradicionalistas tuvieron que dejarle morir en paz. Consumió su vida lentamente, soñando con los ideales que sustentó hasta que se le paró el corazón. Fué una muerte dulce la del compañero Soler.

Desgraciadamente, no podemos decir lo mismo de la muerte del compañero Marcelino Silva, quien no pudo completar la felicidad de Rosario Dulcet porque durante los sucesos de mayo de 1937 fué asesinado por los comunistas en la carretera de Tarragona con otros compañeros.

De todas maneras, Rosario y Antonio, señalaron una senda para los que aspiran vivir sin regla y sin ley.

Francisco PAUNER SOSPEDRA.

Comisión de Relaciones de la Zona Norte

Todos los compañeros recordarán nuestra nota del 10 de septiembre del año en curso, aparecida en la prensa confederal como réplica al compañero Victor García que, desde las columnas de «Nueva Senda», aludía al Proyecto Pro-Cultura en términos que nos parecieron injustos.

La citada declaración originó un intercambio de correspondencia entre el compañero Victor García que se sentía ofendido y nosotros, que juzgábamos haber procedido en defensa de los acuerdos orgánicos.

De esa correspondencia cruzada, retuvimos una frase del compañero Victor García que, para nosotros, constituía la probable solución del enojoso asunto. Asegura, entre otras cosas que pasamos por alto, que el conflicto lo provoca esta Comisión de Relaciones, **leyendo mal su artículo** y atribuyendo, por esa causa, al Proyecto Pro-Cultura **los calificativos dirigidos a Aymare.**

Sin entrar en detalles complementarios, que no harían más que complicar la situación, y dejando a cada cual el cuidado de hacerse una composición de lugar, por nuestra parte, escribimos enseguida al compañero Victor García aceptando esa explicación y diciéndole que él mismo podía hacerla pública. Creíamos que no éramos nosotros los indicados para ofrecer la rectificación, sino el autor del artículo publicado en «Nueva Senda», más autorizado que nadie para asegurar que no contenía los ataques que se le atribuían.

Apesar de esas consideraciones, lo hacemos requeridos por el S.I., quien a instancias del Núcleo de Venezuela, nos invita a dejar la anterior nota sin efecto. **Al haber quedado esclarecido que los calificativos que se interpretaba estaban dirigidos al Proyecto Pro-Cultura eran destinados a Aymare.**

Lo que importaba a esta Comisión de Relaciones y le sigue interesando es dejar a salvo lo que ya está protegido por los acuerdos.

En adelante convendrá poner más cuidado al leer y... al escribir, para evitar incidentes como el ya superado.

La presente nota ha sido previamente conocida y aprobada por la Comisión de Relaciones de Normandía y el S. I., miembros, con la Comisión de Relaciones de la Zona Norte, de la Comisión Administrativa del Proyecto Pro-Cultura.

EL SECRETARIADO

Paris, diciembre 1962.

COLLABORATION

Comentario

"Gracias al incremento económico"

A pesar del modernismo que agita los tiempos presentes, y cual poderosa barrera va arrojando en el vertedero de lo caduco modos y costumbres que normaban el proceder de los pueblos y de las gentes, todavía en la ciudad situada en el centro geográfico de la Península Ibérica y a las riberas del Manzanaree, que como dice el inolvidable verso de Machado, es el «rompeolas de las cuarenta y nueve provincias», sigue en pie el viejo hábito de achacar la edad del pavo a las criaturas que andan en su primera docena de años. Por lo que todo adolescente de tan temprana existencia ha de ver, oír y callar en presencia de sus mayores, pues el menor deseo de meter baza en cualesquiera conversación, rápidamente es sofocado con frase despectiva, como: «¡Niño, tú a callar, que estás en la edad del pavo!», amén del empellón que le arrean para que se aleje del corrillo de los mayorzotes. Costumbre ésta que a mis doce septiembres, pues nací en tal mes, me ponía al rojo vivo, y más de una vez me pregunté. ¿Pero, qué tendrá que ver la edad del pavo con nuestros doce añitos?, porque veía que a todos los «chaveas» de mi tiempo les ocurría lo mismo.

Claro que si observamos cuidadosamente una de esas aves gallináceas, de la familia de las erácidas, oriundas de América del Norte, de plumaje pardo verdoso con reflejos cobrizos, nos daremos cuenta, tanto por su facha, como por sus movimientos, de que tenemos ante nosotros la muestra más cabal de la estupidez, y sentiremos feroces impulsos de retorcerla el pescuezo, cual se hace con la ropa lavada, antes de ponerla a secar. Aunque, en aras de la verdad, esos pobres animalitos no tienen pizca de culpa de que Dios, en una de sus muchas bromas de mal gusto, haya lanzado al mundo esa clase de seres *plumaos* para atraerse la más exacerbada antipatía. Además, su carne es tan insípida, que no comprendo, salvo mejor parecer de ustedes, amigos lectores, como hay gentes que al llegar la Navidad se pirran por el pavo, para condimentar con él el plato bomba de la cena navideña y luego presumir de haberlo yantado, cantando, a grito pelao, al son de estruendosos y disonantes toques de zambombas y almireces, el conocido estribillo:

«Ande, ande, ande, —que he [comido pavo,
todas las vecinas — me chupan...,
y la que no quiera, — me chupa...»

(Bueno; el rabo y la pera que faltan en la composición los acoplan ustedes, y quedará *bordá.)* Con lo bien que sientan al estómago los riquísimos filetes de solomillo de vaca o las chuletas de ternera, pongo por caso.

De ahí que, como hoy se ven tantísimas cosas raras en todos los dominios del ser humano, tales, por ejemplo, el «twist» y el «madison», bailes de grotescos movimientos y pataditas en el suelo, cual si los bailarines estuvieran atacados de rabieta de niño mal criao, para los que sólo se precisa cara dura, pues donde esté el «baile agarrao», esencia pura del casticismo español, que se quiten todas esas pamemas, pienso yo, por ser tantísimos los mortales emparentados con la estupidez del pavo, en que es normal que sean pocas las personas enteradas de las «sabias» maneras caudillales de don Paco, para proseguir su obra «engrandecedora» de España.

¿A qué otra cosa, sino a ésa, dedica sus desvelos el Caudillo, cuando azuza a sus más fieles seguidores para que, cual el señor Fraga Iribarne, ministro de Información y Turismo, dijera en el Club de Prensa Extranjera, creado para divulgar la «verdad» de la situación española, que «España está segura de haber encontrado su propio camino para promover un estado de salud y progreso». Y «¿qué ha pasado en este cuarto de siglo para que se nos haya abierto un crédito (pues, que eso que hace ruborizarse a los hombres, ha desaparecido de ciertos equipos ministeriales, señor ministro) que antes no teníamos? Que España, después de un siglo largo de desorden, de inquietud, de incapacidad para tomar ninguno de los grandes trenes históricos, ha ido... adaptando... sus viejas estructuras a las nuevas necesidades de los tiempos... para transformar sustancialmente las bases de la vida española y sus perspectivas de futuro... basado en la sabia y previsora acción del Jefe del Estado, que ha acertado con el camino más apropiado en casa ocasión.»

Y es que, amigos lectores, así Dios crea pavos, también, de tan en tan, hombres para remediar esos males, y por eso se llaman providenciales (disculpen el pareado). Y pues el que rige España, desde que tomó uno «de los grandes trenes históricos» lleva las cosas por «el camino más apropiado», está en Madrid, como tantos otros, el honorable lord Teynham, más inglés que Londres, presidente y consejero de las cinco Compañías de Obras públicas más importantes de Gran Bretaña, para estudiar la inversión de capital inglés en obras, den-

(suite en page 6)

El informe de la Comisión Internacional de Juristas y la conferencia de prensa del ministro Fraga

Ante el severo juicio emitido por la Comisión Internacional de Juristas, condenando el régimen franquista, el dictador de España ha mandado a su ministro de información que desmintiera tales aserciones. El ministro, señor Fraga, sin encomendarse a Dios ni al diablo, convocó inmediatamente a toda la prensa nacional y extranjera « para demostrar lo falso de la actual campaña anti-española».

El ministro, acompañado de un Director general y el alto personal, se dirigió a los periodistas presentes en el acto para lamentarse de la campaña antiespañola que se desarrolla intensamente en el extranjero. « Pero sobre todo — dijo — quería salir al paso de un Informe emitido por una pretendida Comisión Internacional de Juristas que pretende, con falsedades, atacar a nuestro régimen en el terreno del derecho ».

Y a seguido el ministro, para combatir las **falsedades** del documento, se lanza denodadamente a batir el record de la frescura y la mendacidad. Afirma que esa Comisión Jurídica Internacional no tiene solvencia ninguna, ocultando que es, en realidad, un organismo consultivo agregado al Consejo Económico y Social de las Naciones Unidas. Se guardó muy bien el ministro de dar lectura del dictamen que comentaba, y, en cambio se dedicó a desmentir lo que él decía ser afirmaciones falsas. Entre estas **falsedades** que quería poner en evidencia, citó las siguientes : «Es falso que el régimen sea una concentración de poderes nunca modificada, puesto que existe la Ley de Cortes, la Ley de Régimen Jurídico, y la Administración del Estado. Es falso que el Movimiento lo hicieran solamente Falange y las J.O.N.S., pues que es bien sabido que también tomaron parte otras fuerzas españolas opuestas al comunismo y a la desintegración de España. Falsa también la afirmación de que gobernamos solamente por Decretos-leyes, puesto que es bien sabido que las Cortes sancionan esos Decretos. Más falsedades son que Falange monopolice la asistencia social y la mayoría de los puestos de la Administración.

» Y en lo que concierne a la prensa y su liberalización, ustedes mismos pueden apreciar si se lleva a cabo o no, precisamente estos días se ha desarrollado una polémica a propósito de política municipal.»

Parece ser que ante las peregrinas afirmaciones del ministro ni siquiera los domesticados periodistas oficiales osaron aprobar. Los periodistas extranjeros se limitaron a sonreir, pero como uno de ellos preguntara socarronamente si el gobierno haría alguna reclamación, el señor Fraga dijo que **suponía que no,** porque ese informe **carecía de importancia.**

Veamos, señor ministro, si el informe carece de importancia, ¿a qué viene esa movilización de periodistas y esa conferencia y la publicación de todo ello a planas enteras en la prensa española? A la vista tenemos la información publicada por «La Vanguardia Española», de Barcelona. Ocupar toda una página, con enormes titulares a toda plana que dicen: «El Ministro de Información y Turismo da cuenta de una nueva campaña antiespañola en el extranjero».

Y además de relatar la conferencia de prensa que comentamos, publica también un documento entregado a los periodistas, en el cual se relatan, por fechas, «los infundios que se precipitan desde el último 19 de septiembre».

Con esa información se pretende, sin duda, probar la **libertad** de prensa, pues que se citan hechos ocurridos en diferentes países y contrarios al franquismo, no publicados antes en los periódicos españoles, pero que ya son del dominio público.

Pero se da el caso curioso que esa relación de hechos resulta un rotundo mentís de la falsa afirmación del ministro cuando se lamenta de la **campaña antiespañola.** En efecto, en ninguno de los hechos que cita el comunicado ministerial, aparece nada que ataque a España, sino sola y exclusivamente a los detentadores del poder.

Treinta son los **hechos lamentables** que cita el ministro. Como puede apreciarse se ha quedado corto. En ese mismo período de tiempo — 19 septiembre a 3 de diciembre — nosotros podríamos añadir una buena centena de actos públicos celebrados en el mundo condenando el régimen franquista.

PERO HAY OTRO INFORME

Ese ministro de Información que tanta prisa se ha dado en comentar y discutir el Informe de la Comisión Internacional de Juristas, ni siquiera se ha dado por enterado de otro informe que también trata del régimen franquista y que acaba de publicarse. Nos referimos a las recomendaciones que sugiere el **Comité de Libertad Sindical,** de la Organización Internacional del Trabajo; recomendaciones surgidas del estudio de los hechos ocurridos con motivo de las huelgas de abril y mayo del pasado año, en Asturias, con repercusiones en diferentes puntos de la Península.

El citado Comité de Libertad Sindical, antes de emitir juicio, recibió información de la C.I.O.S.L. y la C.I.S.C., por una parte, y por otra la réplica del gobierno de España.

El dictamen es muy extenso y documentado, y el ministro Fraga no puede ignorarlo. ¿Por qué no aprovechó su conferencia de prensa para, por lo menos, mencionarle?

¿Por qué no ha entregado su texto a la prensa igual que lo hizo con los «lamentables hechos»?

¿Se atreverá el ministro a publicar, en **su prensa,** por lo menos, la conclusión final? Mucho lo dudamos, por lo que, para conocimiento de nuestros lectores, de aquí y de allá, reproducimos una parte de la recomendación del Comité al Consejo de Administración de la Organización Internacional del Trabajo, organismo al que está adherido el gobierno de España.

« Llama la atención del gobierno español sobre la contradicción fundamental que existe entre la legislación vigente en España y los principios de libertad sindical que consagra la Constitución de la O.I.T. en su preámbulo, la declaración de Filadelfia y los convenios sobre la libertad sindical y la protección del derecho de sindicación y de negociación colectiva, en 1949; urgir al gobierno para que enmiende la legislación a fin de hacerla compatible con estos principios, y en particular, con los principios de que: 1) los trabajadores deben tener el derecho, sin autorización previa, de constituir las organizaciones que les parezcan convenientes, así como el afiliarse a las mismas; 2) esas organizaciones deben tener el derecho de redactar sus estatutos, elegir libremente sus representantes, organizar su administración y administrar sus actividades y formular su programa de acción, debiendo las autoridades públicas abstenerse de toda intervención que pueda limitar ese derecho u obstaculizar su ejercicio legal, y 3) las organizaciones no deben estar sujetas a disolución o suspensión por vía administrativa.

» Llamar la atención al gobierno de España sobre el principio enunciado por la Conferencia Internacional del Trabajo en su XXXV reunión (1952) en su resolución sobre independencia del movi-

(Suite en page 6.)

¿Serà 1963 el buen año para los libertarios?

LIQUIDACION DE ERRORES

Al acabar un año y empezar otro, la generalidad de las gentes, en todo el mundo, se desean, más o menos sinceramente, por ley de costumbre, más éxitos de toda clase. Para los libertarios hispanos que sufren la dictadura franquista en el interior de España, y para los que nos hallamos en el exilio, al llegar esa fecha, nos embarga humanísima emoción y pensamos, como en julio, más honda y apasionadamente que el resto del año, en un mundo mejor. Y entonces, por el *bien para todos,* para todos, realmente, sean o no libertarios, deseamos se eliminen todos los errores que cometimos durante la Revolución Social española. Estos están dificultando y retrasando el advenimiento de ese año verdaderamente nuevo o principio de vida social más justa y equitativa, terminando con los viejos regímenes autoritarios que se resisten a desaparecer, pese a cuan nocivos son para las sociedades humanas.

En el umbral de 1963, no podemos dejar de pensar en julio de 1936, en los meses siguientes, y en los correspondientes a los años que siguieron hasta 1939, en España, pletóricos de enseñanzas políticas y sociales, *definitivas,* y de realizaciones libertarias. Vimos al pueblo dueño de su destino. Y no podemos sustraernos a evocar recuerdos y esperanzas que se avivan en estos días que todo el mundo proclama, por escrito o a viva voz, desear el bien del prójimo.

En España termina el año de 1962 con balance favorable a las fuerzas de la Libertad. Constatamos que a pesar de las persecuciones, de los encarcelamientos, que se confina y deporta a trabajadores de todas las clases, y pese a todos los asesinatos que comete el régimen franquista, en aquellos se estrecha el «espíritu» de solidaridad que acabará derrumbando a la dictadura.

Ciertamente, va creciendo la oposición al régimen de espada y cruz; los movimientos huelguístico. han ido en aumento, año tras año de dictadura, hasta llegar los de 1962, iniciados en Asturias, que se extendieron a otras regiones hispanas. El pueblo libertario está probando sus fuerzas en el área nacional. La *conciencia social* de España, universalista, se está alzando contra la tiranía. Y cuando parece amenazadora, la Política y la Iglesia, sorprendidas, ignorando hasta qué punto crecerá, se mueven, aunque «tardiamente», con interés de no perder toda sus posiciones políticas-religiosas e intentar «pescar en río revuelto». Pasada la tormenta social vuelven a callar y a ocupar sus cómodas antiguas posiciones cerrando, casi completamente, los ojos ante las represiones desencadenadas por la dictadura contra los trabajadores que se distinguieron en los actos de rebeldía, de protesta digna y serena.

¡La acción directa en marcha adquiriendo cada día más proporciones, más vitalidad y más prestigio! Los principios y las tácticas de la Confederación Nacional del Trabajo de España libertaria —dado que su finalidad es el Comunismo Libertario, antipolítico y antiautoritario, aunque duela a los «amigos» de la política— hoy son más válidas que ayer para usarlas en España y en todos los países. Son armas «morales» y materiales que nos dieron la victoria en las jornadas revolucionarias del julio histórico y están utilizándose, actualmente, para destruir al régimen franquista. Se van acumulando las fuerzas psicológicas y físicas que acabarán pudiendo darle el «empujón» nacional que lo derrumbe para siempre. Ningún pueblo «educado» políticamente ha sido ni es capaz de realizar las gestas rebeldes y solidarias del pueblo español tan plenas de dignidad social y humana es medio de las circunstancias y de las situaciones más adversas.

¿Quién puede atreverse a hablar, pues, del fracaso del anarquismo propagador y defensor de los principios, de las tácticas y de los fines que encarna la C.N.T., hija de aquel, como otras organizaciones obreras hispanas e internacionales lo son del marxismo y de otros ismos políticos? Sólo los que quisieran que la Confederación Nacional del Trabajo de España dejara de ser lo que siempre ha sido, porque no permite el triunfo de sus personas en la esfera política o no satisface, en general, sus «intereses y compromisos particulares». Y acentúan su oposición a la C.N.T. libertaria —aunque digan otra cosa— en horas que más necesario y vital es que sirva de ejemplo a todos los pueblos del mundo que asisten al fracaso de toda clase de liderismos sindicales, políticos y religiosos, que contribuyen a mantenerlos uncidos al yugo del Estado, de no importa qué color —rojo, negro, blanco, etc.— en el círculo estatal del que no es posible escapar sin destrozarlo y salvarse de las inicuas explotaciones del hombre por el hombre, de las servidumbres y de las guerras permanentes.

POR LA ACCION Y POR LA PROPAGANDA « LIMPIAMENTE » LIBERTARIAS

Lo admitimos: ni ayer, durante la Revolución Social española de 1936-1939, ni hoy todo fueron aciertos en la propaganda y en la acción revolucionaria. En el curso de aquella todos los libertarios, generalmente hablando, cometimos

INTERNATIONALE

Libres opiniones

A ESCOGER TOCAN

Cada vez que hay elecciones legislativas o presidenciales en no no importa qué nación, para elegir al o los representantes de nadie, porque no debe darse otro tratamiento a los elegidos por medio del sufragio universal, apañado decentemente para que triunfe la izquierda o la derecha, según como sea el o los que fabrican el, chanchullo electoral, aparecen también en nuestra prensa comentarios alrededor del triunfo de unos y de la derrota de los otros, haciendo cálculos sobre la política que a partir de esos momentos se llevará a efecto en el país de tal o cual procedencia, ironizando acertada o equivocadamente el resultado y las consecuencias que reportarán tales acontecimientos en el área nacional e internacional. Justo que así se haga, siempre que se hable claramente lo que significan y son ahora y siempre las elecciones, y no aconsejando directa o indirectamente al obrero que vote, o que debe de votar por el mantenimiento de la democracia, alegando cosas que no cuadran con el concepto ni con el fondo de lo que tanto hemos dicho nosotros, desengañados completamente de la farsa electoral.

Anselmo Lorenzo dijo: «El Estado, el Ejército y la política, que sólo viven hoy para la conservación de los privilegios, desaparecerán de base y de objeto el día en que por la transformación de la sociedad la propiedad desaparezca». Esto que sigue siendo de actualidad, es lo que nosotros debemos hacer oir en todos los lugares de trabajo y no empezando a inocular con maña y suavidad la teoría del voto que tiende a afianzar el Estado, para que nunca deje de hacer esclavos.

No sé cómo catalogar semejante recomendación y abro el puño para ver si la semilla prende y germina. No es que me ofendan profundamente tales manifestaciones estereotipadas, pero me hacen poner un poco malhumorado cuando leo en nuestros periódicos afirmaciones contrarias a lo que somos, seguramente con la idea de hacer proselitismo entre los indecisos y poco convencidos, que es donde, indiscutiblemente, siempre se saca algo (por lo menos darse a conocer entre los ignorantes y los que no lo son) para redondear poco a poco la bola de sus deseos.

Y el autor de la célebre obra «Botón de fuego», José López Montenegro, dijo: «Sólo con defenderos, sólo con un esfuerzo pequeñísimo de nuestra voluntad, consumiendo y produciendo entre nosotros y mirando a la política actual y los que la hacen como la plaga más siniestra contra la redención obrera, llegará, trabajadores, no lo dudéis, la hora de la emancipación». Mucho me satisface recordar lo que nuestros antecesores manifestaron contra ese escorpión de la política y, porque me satisface, lo doy a conocer de nuevo, con el fin de refrescar la memoria a todos.

Abogar por el voto electoral o simplemente señalarlo, alegando que la abstención de la clase trabajadora es un triunfo incontestable para las derechas o la reacción, por ejemplo, es confiar a la política la salvación de los pueblos, y, esto, creo yo, sinceramente, no lo debe exhibir como bandera de enganche ninguno que se aprecie de apolítico y milite en las filas anarco-sindicalistas.

Hablar del bienio negro español, verbigracia, es hablar francamente de la política, poniéndola en la picota con hechos demostrativos, y tanto en el bienio negro, como no importa en qué epoca, es el pueblo quien sale perjudicado, no los elegidos por medio del sufragio universal. La historia nos lo comprueba hasta el último extremo. Luego, insistir de una u otra forma, velada o claramente, a que el obrero, el pueblo (aunque esté hastiado de la labor realizada por los partidos con esta o aquella etiqueta que se dan a conocer) deposite su papeleta en las urnas, equivale a decirle que su salvación está en la elección de los hombres que le han de representar en el Parlamento u otras modalidades constituyentes.

Defender las elecciones, el voto, desde las columnas de la prensa libertaria, es más que extraordinario, asombroso en grado sumo. Nosotros, que siempre hemos combatido a la política porque nada bueno da a los pueblos, salimos diciendo ahora que el voto es necesario para la salvación de la democracia.. Y ¿qué es la democracia políticamente hablando, si no un Estado, un Gobierno en el que el pueblo no ejerce ninguna soberanía? La República española era democrática, pero eso no fué óbice para que acometiera contra los trabajadores: Casas Viejas, Arnedo, Castilblanco. Sólo con estos ejemplos es lo suficiente para ir con mucho cuidado en lo que se expresa, a no ser que se tenga el convencimiento de que los pueblos, hoy día, no tienen otra solución que los resultados de las urnas.

No sé si reir, gritar o hacerme el mudo; protestar enérgicamente o ahogar la protesta; pero no, no está en mi silenciar lo que considero debo de decir, y digo, que nunca, que jamás solucionarán nada los trabajadores ni los pueblos en general dando un poder a quienes después les servirán de verdugo.

«De la doctrina de un movimiento originariamente revolucionario, se había hecho un instrumento para la dominación y esclavitud de las masas». No sé en qué libro u obra del difunto compañero R. Rocker, leí lo que antecede, pero consta tal y como aquí lo escribo y, si nos atenemos a su significado, debemos comprender satisfactoriamente que no miente en semejante afirmación, cuando vemos, según el transcurrir de los días y la política de «buen gobierno», hacia el lugar que se dirigen los acontecimientos.

Ciertamente, yo no me encuentro capacitado para decir lo que no siento y por mi mismo juzgo a los demás. Sólo deseo, para mi y para todos los que como yo piensan, que nos dejen en paz con nuestro apoliticismo.

MINGO

Libres opiniones

Aventar para limpiar el grano

No sé en qué reposa el miedo al reformismo. Hay una cantidad de compañeros que, con sus dudas y temores, les están aventando el grano para servírselo limpio a los reformistas. Expurgan frase por frase todos los escritos, hasta encontrar una que huela a reformismo y entonces... ahí va un extenso artículo, haciendo con ello propaganda a lo que detestamos. ¿Es que se valoriza la C.N.T. con esas dudas y ese miedo? En nuestra Organización confederal, excluyendo lógicamente la F.A.I., existió y existirá siempre esa tendencia reformista, porque no todos los militantes activos pueden ver la solución de los problemas que nos afectan colectivamente bajo el mismo ángulo. Somos libres y a tenor de esta libertad que tanto amamos se confirman nuestras ideas con la amplia convicción de que la C.N.T. no será jamás afectada en serio por esa tendencia reformista.

Los viejos militantes que han sido forjados en la lucha revolucionaria que tanto valorizó a la C.N.T., deben escribir con más sentido práctico, buscando problemas de actualidad que puedan interesar a propios y extraños y no propagar la desconfianza, sembrando la duda porque algún escribidor haya perdido la brújula ideológica y se incline por caminos tortuosos. La C.N.T. tiene, hoy, un problema, que podemos llamar único, al que tenemos que mirar de frente con ojo clínico especial para saber llevar los acuerdos de nuestros Comicios a la práctica, sin dejarnos remolcar por nada ni por nadie e ir sacando esos acuerdos de los archivos, ponerlos en marcha, pero haciendo siempre punta en el combate, jalonando el terreno, dibujar con hechos la verdadera fisionomía de la C.N.T., invariable en sus métodos de lucha y finalidades libertarias. En esa acción, en esa lucha hemos de estar presentes TODOS, demostrando que las ideas son como el cáncer, que, si se trata de extirpar, se extiende con mayor fuerza.

Es muy cómodo hacer artículos poniendo de manifiesto la poca efectividad de la A. S. o de posibles inclinaciones que puedan comprometer el futuro de la C.N.T.; no perdamos el tiempo buscando lo que no se ha perdido ni se perderá jamás. Nuestro valor constructivo y combativo reposa en la firme convicción del militante, en la confianza sincera y armoniosa que nos tengamos entre sí y en nuestros caros ideales. Antes de perdernos en el romanticismo literario, hemos de emplear nuestro lenguaje, aventar y limpiar las seseras que están paradas, hasta encontrar las huellas trazadas en nuestra historia revolucionaria por los Angulillos, los Mateo Morral, los Sabater, los Amador Franco, Carballeira y los miles y miles de militantes anónimos que, a pecho descubierto, supieron pelear y morir por las ideas desnudas, por esas ideas que jamás se visten con ropajes extraños. Es en ese inagotable archivo donde debemos buscar los viejos clichés de la C.N.T. adaptándoros todos a esa acción y poniéndola en marcha con paso firme y decidido y con ello paralizaríamos las « inclinaciones» dudosas, recobrando la personalidad propia de la C.N.T. frente a todo y a todos.

Cuando en el número 48 de «ESPOIR» veo la foto de los jóvenes italianos en el proceso de Milán, no sé la cantidad de ideas que se agolpan a mi mente. Sería incapaz de trasladarlas al papel y sólo puedo decir que siento un ALGO parecido a la vergüenza, pensando en épocas lejanas comparándolas al presente... No soy de los que dicen que no se hace nada, porque reconozco que, para hacer algo, hoy, tenemos de una forma o de otra, que contribuir todos. ¿Es que respondemos, todos, a esa necesidad? Pruebas son amores. Hay ya muchos compañeros «emancipados». Llamo emancipados a los que con cotizar y coger la Prensa, si lo hacen, está todo hecho. ¿Asistir a las Asambleas? ¿Para qué? ¿Para leer circulares hablando de España o pidiendo cuartos? El coche, la televisión y la máquina de lavar, etc., etc, ocupan y llenan sus aspiraciones. No, no compañeros, ese es el camino del desierto y la negación de todo un ayer que más de una vez has pasado horas y horas vanagloriándote de glorias pretéritas, llenas de optimismo y esperanzas futuras. A estos hombres, cada Federación L. debería hablarles al oído, diciéndoles algo que reviva su ayer porque, por encima de todas las cosas, deben estar las ideas marchando adelante y confirmándose y multiplicándose siempre.

Existe también la perspectiva del regreso a España y pese a todo lo escrito, hablado o acordado, allá hemos de palpar la realidad cuando volvamos a pisar tierra firme. Son estos problemas de los que merecen estudio diario. Esto no quiere decir que estén olvidados. Sería muy interesante, conocer públicamente y en la medida que sea posible, por ejemplo, lo que piensan del futuro social de España los compañeros que han pasado gran cantidad de años en cárceles o perseguidos por el fascismo y lo que piensan los compañeros que se han forjado allá, los jóvenes, los que no han podido disfrutar aún de un régimen que les haya permitido luchar en campo llano. Forma en que se plantearán los conflictos de orden reivindicativo y moral, teniendo en cuenta la oposición de no importa qué Gobierno, y la falta de entrènamiento del pueblo en esas luchas futuras. Sinceramente, creo, que tenemos múltiples problemas de orden combativo y constructivo a resolver, que, ampliamente ilustrados por plumas capacitadas, podrían interesar a la juventud, dejando a un lado ciertas críticas que sólo sirven para aventar el trigo del vecino.

Miguel FERNANDEZ P.

Limoges, diciembre 62.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

errores más o menos voluminosos. ¿Por qué volverlos a cometer? Es preciso hacer la liquidación total de los mismos que *nos costaron demasiada sangre y sacrificio excesivo de vidas de harmanos en ideas y sentimientos.* Esto es lo que podemos reprochar a la actuación política durante la Revolución que todavía algunos sujetos, sin escrúpulos de conciencia, «endurecidos» por el ejercicio político, defienden como si estuvieran empeñados, al parecer, en que la España libertaria les pida cuentas. Por ellos no se hubiera hecho ni pizca de Revolución, sosteniendo sólo una guerra contra el fascismo en favor de las democracias, aprovechando a los libertarios como carne de cañón hasta el último hombre. ¡Qué tranquila hubiera quedado entonces la Política en España por largo tiempo!

«Primero ganar la guerra ; luego haremos la Revolución». ¡Vaya qué tácticas suicidas nos proponían en 1936-39! Si el Pueblo se hubiera desarmado como *exigían,* de acuerdo con el maquiavelismo político ¿qué Revolución hubiérase hecho? Todo hubiera terminado para los libertarios antes de mayo de 1937. Y hoy los fracasados con las «nuevas» tácticas de aborregamiento *nos deberían más miles de vidas de compañeros.* ¿Qué pretenden hoy, queriendo revalidar las tácticas, «circunstanciales», que no hubieran dejado vivo a un compañero siquiera?

En el movimiento obrero representado por la Confederación Nacional del Trabajo de España, hay, sin duda, «elementos extraños», o que han degenerado, como existen en todas las organizaciones y corrientes ideológicas que cuentan con gran número de afiliados. Pero con otros o con nosotros se descubren, poniéndose en evidencia, pese a que creen «tomarnos el pelo», pasándose de listos, emitiendo conceptos trasnochados y confusos sobre anarquismo y «antianarquismo», que se prestan a doble interpretación, pero en realidad los exponen a «conciencia», a sabiendas, con miras a cotizarlos en todos los campos: hasta en el franquista, con la venía del Tío Sam, su «angel protector»..., de Kruschev o de otros personajes y partidos políticos que giran a'rededor de las dos potencias estatales que representan las figuras precitadas en competencia por la hegemonía política, económica y militar mundial.

Los libertarios no podemos ser juguetes de una u otra política. Los que están al servicio del «Dólar», del «Rublo» o del miedo, están contra y no por la libertad de España y de la Humanidad.

1963 ha de significarse por ser el año de liquidación de «debilidades» que resultan destructivas, de errores y de temores que llevan a la inconsecuencia. No todos los libertarios pueden ser Ascaso y Durruti, ni tener la *conciencia moral,* la calidad humana y el valor de Francisco Ferrer, de Juan Peiró, etc., que prefirieron no ceder en sus convicciones, ni mentir sentimientos ante sus verdugos ni para salvar su vida física. Pero los que «hayan» o no corrido esa terrible prueba, y estén en libertad, fuera o dentro de España, han de ser —¡hemos de ser!— consecuentes y luchar, hasta casi con «rabia», contra el régimen monárquico-franquista que destruyó personas tan nobles y generosas como las precitadas.

Nos dirigimos, pues, particularmente, a todos, absolutamente a todos los que son —o fueron y pueden continuar siendo— huesos, músculos y sangre, *brazo, mente y conciencia* del Movimiento Libertario, a los revolucionarios conscientes y de corazón que no están dispuestos a abdicar ante la Política, ante el «becerro de oro», ni ante el Estado, poniéndose al servicio de unos u otros políticos o dictadores, representantes de regímenes de gobierno que han probado ser, todos, liberticidas.

El ejemplo de lo mucho bueno hecho por los libertarios en España en 1936-39 ha de servirnos para demostrar al mundo pensante y sensible que se puede vivir mejor sin Capitalismo privado y sin capitalismo de Estado, como existe en la Rusia actual. Para evitar que los hombres y los pueblos, desorientados, huyendo del primero, que les resulta antipático, caigan en brazos del segundo, para ir de mal en peor, hemos de hablarles, «sin medias tintas», claramente, de la obra económica, social y cultural realizada por el anarquismo, durante los años precitados, en algunas regiones de España.

La Historia nos enseña que todo ideal político, social o religioso ha triunfado —pese a que luego degenere como el mismo cristianismo— presentándose tal cual es : con sus principios, métodos de actuación o tácticas y fines, siendo consecuentes los hombres y las mujeres que lo representan, luchando sin ceder terreno ideoelógico ni ante las más terribles persecuciones, exponiendo sus mismas vidas, defendiéndo'os en todas las «circunstancias», en las peores situaciones imaginables. Y es preciso afirmar, sin ambages, que no hay ideal que merezca tan valerosa defensa, tan digna actitud de sus defensores como el que simboliza la Confederación Nacional del Trabajo de España : el Comunismo Libertario, tan combatido desde Kruschev a Paco «El Sanguinario», pasando por el Tío Sam y todos los partidos políticos dispuestos sólo a satisfacer sus particulares apetitos de poder y de dinero.

Enorme es la tarea que los libertarios tenemos por delante, pero ¡cuán grande la satisfacción moral de haber sabido y podido empezarla en España, en gran escala, entre los trabajadores organizados en el seno de la C.N.T.! Y si superamos los errores y unimos nuestras fuerzas físicas, psicológicas y mentales, podremos continuarla —nosotros y otros afines, porque todo lo demás se «está pudriendo y perdiendo»— con más éxito en el futuro, gracias a haber adquirido más experiencia.

¡El presente y el futuro de España y del mundo rec'ama de nosotros y de todas las personas conscientes, con buen sentido común y *buena voluntad,* acción social limpiamente libertaria !

F. OCAÑA

(Continuará)

DE TOUT ET POUR TOUS

mirador FIJL juvenil

La Solidaridad

La solidaridad no es una expresión abstracta; es un sentimiento de dependencia mutua que nace en el individuo y que hace que éste no se sienta feliz si no en la medida que lo es su semejante.

¡Qué páginas más bellas han sido escritas bajo el noble significado de esta palabra! Con ella nace la sociedad en un fraternal impulso de hermandad. Es también ella la que, a lo largo del interminable proceso evolutivo de la humanidad, se va imponiendo por encima de los intereses inhumanos que dividen a los hombres, salvando la especie.

Ayer fué la esperanza de los oprimidos; hoy aún lo sigue siendo, ya que en su expresión intrínseca está la salvación del hombre.

Es a vosotros, queridos amigos italianos, que van dirigidas estas modestas líneas, pero, eso sí, llenas de calor humano.

Vivimos horas inciertas pero decisivas para la salvación de nuestro pueblo. Son muchos los sacrificios que le vienen consintiendo, y muy caro el tributo que está pagando por recobrar su libertad. Vosotros sabéis quizás mejor que nadie lo que representa el fascismo, ya que fuísteis sus primeras víctimas, siendo el propio régimen de Franco una copia del de Mussolini.

Los últimos acontecimientos que han tenido lugar en España, han venido a demostrar que el pueblo está dispuesto, de una vez para todas, a acabar con tanta ignominia. Lógico era, pues, que los hombres del Movimiento Libertario Español, haciendo honor a su historial revolucionario, fueran los primeros en solidarizarse con él, no con palabras, si no con hechos machos, como acostumbran los hombres de las recias tierras de Iberia.

Franco, interpretando el peligro que representan esas actitudes para su sistema, así como esa juventud indómita, fiel portavoz de la lucha antifranquista, ha querido amedrantarla asesinando a nuestro joven compañero Jorge Conill. Se aprestó a levantar su mano asesina, pero la hubo de bajar otra vez.

¿Por qué no ha logrado perpetrar su odioso crimen? Porque vuestro gesto, queridos amigos, ha despertado la conciencia de unos hombres que vivían alertargados en el materialismo más sórdido. Esos países que lucharon contra el fascismo internacional, ya se habían olvidado que en el otro lado de los Pirineos, aún continúa campeando el comparsa de Hitler y Mussolini, sometiendo a un Pueblo al mismo terror que sus maestros sumieron ayer a Europa.

Sí, compañeros, habéis logrado concentrar la atención del mundo sobre el problema español.

Se ha hecho vuestro proceso y por vuestra valiente actitud, ambos procesos han sido una acusación más contra el régimen franquista.

Ahora sabemos que no estamos solos, que contamos con verdaderos amigos que se hacen partícipes de nuestra causa. ¿Cómo no iba a ser así? ¿Es que las ideas sembradas por Pedro Gori, Luigi Galleani, Carlos Cafiero, Errico Malatesta, Saverio Merlino, etc., y medio siglo de luchas sociales que ha sostenido el anarquismo italiano iban a caer en el vacío? ¡No! Vosotros sois los herederos, sois los que honrosamente venís a ocupar el puesto en la lucha social y emancipadora que aquellos hombres os legaron como patrimonio moral de la idea más sublime. No lo abandonéis jamás; ese ha de ser vuestro mayor tesoro.

Hoy en el dolor y el sacrificio, pero mañana en la alegría, siempre caminaremos juntos, como dijo el poeta libertario toscano: «Laggiu, verso la parte dove si leva il sole».

Gracias, compañeros.

Moisés MARTIN

Opiniones sobre la C.N.T. de Francia

(Sección Francesa de la A.I.T.)

Las resoluciones adoptadas por los Congresos de la A.I.T. sobre la «transferencia internacional de los afiliados» y los «grupos de amigos de la A.I.T.», provocan en mi recuerdos despertados por la actualidad.

Es exacto que el hombre tiene poca memoria y que tropieza siempre con los mismos obstáculos.

La C.N.T. francesa corre grandes peligros a consecuencia del desinterés y del abandono de numerosos compañeros y de la 'nconsecuencia ideológica de algunos otros. Ellos saben por lo tanto que la pobreza financiera y numérica de la Sección Francesa de la A.I.T. puede provocar su desaparición, si la ayuda solidaria e inteligente de todos sus amigos no interviene antes.

Debemos considerar que las decisiones de los diferentes Congresos internacionales relativas a los compañeros residentes en Francia deben interesarnos individualmente y colectivamente, a solucionar problema vital de l. comprensión y de la coordinación de la lucha por las ideas que nos son comunes, cohesionados en el único núcleo de resistencia anarco-sindicalista, la C.N.T. con sus sindicatos de productores.

La defensa de la A.I.T., de sus Secciones sindicales. de sus publicaciones, valores morales y materiales, exige, y todos los comunistas libertarios y corrientes anarquistas deberemos convenir en ello, que la C.N.T. francesa debe vivir, prosperar y triunfar en el combate contra el enemigo común que se sirve del sentimentalismo nacionalista, de los aspirantes políticos y otros arrepentidos que tuvieron actividades nefastas contra las Organizaciones hermanas.

Es fácil comprender que el comportamiento de las agrupaciones: políticas, religiosas, masónicas, fascistas y sindicales reformistas, hacen obstáculos a la entrada de nuevas fuerzas en la C.N.T., impidiendo que exista una importante Organización Sindicalista Revolucionaria, oponiéndose a que los jóvenes obreros y estudiantes, amantes de las ideas de libertad, se incorporen a nuestra Confederación, contrarrestando su funcionamiento y el engrandecimiento de la verdadera fuerza consciente de evolución por una Sociedad sin Capitalismo ni Estado.

Francisco ALBA INSA

La destitución del Profesor Prados Arrarte

En el periódico «Le Monde», correspondiente al 27 de noviembre, se publicó un despacho de su corresponsal en Madrid en el que se da cuenta de que el Profesor Prados Arrarte ha sido destituído de su cátedra de Economía Política de la Facultad de Derecho en la Universidad Central. La noticia ha sido posteriormente confirmada. Esta sanción se aplica como consecuencia de la asistencia del Profesor Prados Arrarte al Congreso Europeísta de Munich, en el que 120 españoles, pertenecientes a grupos de la oposición no-comunista, aprobaron una moción propugnando la liberación paulatina de la política española para alcanzar las condiciones que permitan el ingreso de España en la Comunidad Económica Europea, de acuerdo con la letra y el espíritu del Tratado de Roma.

El Profesor Prados Arrarte obtuvo su cátedra por oposición en marzo de 1936. Exilado republicano desde 1939, desempeñó funciones de su especialidad docente en las Universidades de la Argentina y Chile y como economista en los organismos de las Naciones Unidas de la América Latina. En el año 1954 considera conveniente trasladarse a España, suponiendo que las condiciones de convivencia tendían a normalizarse. Trabaja al frente del Gabinete de Estudios del Banco Central y en 1957 es repuesto en su cátedra, sin que para ello se le exija abdicación alguna de sus ideales. En 1960 oposita de nuevo y obtiene la cátedra de Madrid, de la que acaba de ser desposeído.

Para dejarle ahora cesante se ha procedido a la reapertura del expediente de depuración que se le siguió en virtud de una Ley dictada durante la guerra civil, el 10 de febrero de 1939, es decir, una ley de guerra vindicativa y discriminatoria, cuya vigencia se restablece 23 años después.

Es de señalar que dicha Ley ha sido aplicada al Profesor Prados sin trámite alguno de audiencia o descargo, quebrantando por consiguiente un principio de derecho procesal universalmente reconocido.

Estos hechos no pueden ser interpretados en otro sentido que en el de un recrudecimiento de las medidas persecutorias y represivas que mantienen vivo el espíritu de la guerra civil a despecho de todas las declaraciones del actual gobierno para intentar acortar las distancias que le separan de la Comunidad Europea en la que ha solicitado su ingreso como asociado.

El hecho resulta más significativo si se tiene en cuenta que todas las actividades públicas del Profesor Prados Arrarte han consistido en estudiar con ejemplar rigor científico la realidad económica y social de España y contribuir a fortalecer un clima de convivencia que permita la transición a un sistema de gobierno al nivel de la Comunidad Europea con objeto de que España pueda ocupar en ella el lugar que le corresponde.

No cabe la menor duda, por consiguiente, de que al sancionar tan duramente la actitud europeísta del Profesor Prados Arrarte, el régimen español actual no sólo atenta una vez más, y en forma notoria, a los primerios derechos individuales y a la libertad de cátedra, sino que, implícitamente, condena cualquier sincero propósito de estimular la incorporación de España al concierto de los países libres en las únicas condiciones en que esto es posible, es decir, de acuerdo con lo que determinan la letra y el espíritu del Tratado de Roda.

ESPAÑA RECLAMA GIBRALTAR Y AHORCA A LOS NEGROS QUE SE REBELAN EN LA GUINEA ESPAÑOLA

Londres (O.P.E.). — Informa el corresponsal del «Times» en Madrid que la reclamación española sobre Gibraltar ha sido publicada por toda la prensa de Madrid, inspirándose en un despacho procedente de Nueva York, según el cual, el señor Pinies, al hablar en las Naciones Unidas, declaró que Gibraltar «pertenece a España y a nadie más».

Se considera en Madrid —dice el citado corresponsal— que la petición formulada a las Naciones Unidas para que intervengan rápidamente cerca de España a efectos de que conceda la independencia a la Guinea (Africa ecuatorial), es un hecho más en la campaña contra España. La petición fue formulada por el señor Atanasio Ndong, representante de un movimiento disidente que hay en la Guinea.

Ese señor manifestó ante un Comité de las Naciones Unidas que España replica con «detenciones y muertes en la horca» a los que reclaman un «régimen de una mayor tolerancia». El señor Ndong manifestó que el territorio de la Guinea española está dividido en tres categorías: Los «amos españoles», los «emancipados» y las masas que continúan recibiendo el trato de esclavos. Asi mismo el señor Ndong añadió que los africanos sospechosos de oponerse a España son encarcelados y «algunas veces ejecutados».

Fumar es un vicio del que no nos privamos. La solidaridad, por el contrario, es una virtud que con frecuencia olvidamos.

"Gracias al incremento económico"

(Suite de la page 4.)

tro del plan de desarrollo económico español, que, como se sabe, es una coyuntura muy favorable para los capitales extranjeros y para el mayor «bien» del pueblo español.

De ahí que en España todos vivan «contentos» y «bendiciendo» al Caudillo. Pues, créase o no, bien clarito, días atrás, Radio Nacional de España, en su tercer diario hablado, expuso, que «asi como antes la comida cotidiana de los españoles era el cocido o la paella, ahora, gracias al «incremento económico», la comida diaria es el pollo». Claro que si aún no lo comen relleno de jamón con chorreras, no es por deficiencias del «incremento económico», sino porque el estómago, como es un órgano muy *delicao* y no aguanta reacciones violentas, precisa de tiempo para liberarse de la pobretona y vieja costumbre de digerir míseros garbanzos o simple arroz; pero en cuantito que esté a tono, ya verán ustedes, si el Caudillo sigue su obra, qué clase de «pollos rellenos» pasarán por el esófago de los españoles.

Por eso, si algún periodista extranjero, cual Pereira da Costa, redactor de la Agencia portuguesa Ani, pregunta al ministro de la Gobernación: «¿Las huelgas de Asturias no representan un síntoma de malestar social?», don Camilo, responde: «No era precisamente un cuadro propio de un régimen policiaco el que pudo ser observado en Asturias, donde se veía a mineros jugando a las cartas con los guardias civiles encargados de velar por el mantenimiento del orden...».

Bueno, si alguno de ustedes duda de ello, pregunte a don Camilo, o hágase con «Madrid», del 16 de noviembre, y su página 6 le ilustrará lo mismito que yo.

Salvador INIESTA.

El informe de la Comisión Internacional de Juristas

(Suite de la page 4.)

miento sindical, según la cual « los gobiernos no deberían tratar de transformar el movimiento sindical en un instrumento político y utilizarlo para alcanzar sus objetivos políticos. No deberían tampoco inmiscuirse en las funciones normales de un sindicato tomando como pretexto que éste mantiene relaciones libremente establecidas con un partido político. »

Todo esto está bien claro y es bien lógico; lo que ya no lo es tanto es que un régimen político que se merece esas censuras haya sido admitido en un organismo que condena sus procedimientos totalitarios. Bien es verdad que, partiendo de la O.N.U., pasando por la U.N.E.S.C.O., todos esos organismos internacionales no sirven nada más que para mantener en pie una fachada democrática, amén de una enorme burocracia poco escrupulosa en cuestiones de conciencias. ¡Oh, manes del general Herrera!

Serafí ROIG

BREVES

DEL DERECHO A LA VIDA

«Nadie tiene derecho, en nombre de nada ni de nadie, a suprimir la vida de un semejante». ¿Puede alguien en cambio imponer una vida de sufrimiento permanente a un ser deforme, a un pequeño monstruo sin esperanza alguna de parecerse a otro ser cualquiera, de vivir como otro ser cualquiera? Bonita posición y muy cómoda la de los padres de la Iglesia vaticana al repetir lo de: «una madre que mata a su hijo demuestra su falta de amor». ¿Es que lo pueden tener quienes, al menos públicamente, en apariencia, lo niegan al permanecer ajenos a la vida de familia, no creando un hogar? ¿Con qué derecho pueden hablar de respeto a la vida los que siguen la misma religión de aquellos otros padres, *los del Santo Oficio, el oficio de quemar vivos a cuantos no pensaban como ellos y no querían aceptar sus falsedades e imposiciones más que arbitrarias; los que* bendicen *las armas que servirán a matar otros hombres, incluso de la misma religión; los que no tienen el valor de luchar abiertamente contra la explotación y la miseria y si el cinismo de predicar mansedumbre y conformismo, que siempre habrá pobres y ricos, explotadores y explotados, que hay que conformarse con la voluntad de un dios sumamente diverso, ciego y vengativo, si nos atenemos a cuanto ellos mismos predican basados en su «Santa Biblia»?*

Valiente la exclamación de un periodista, refiriéndose al apasionante proceso seguido a esa familia de Lieja (y a su médico) —Proceso de Lieja—, por haber suprimido a su hijita, monstruo sin brazos y otras deformidades:

«Extraña sociedad que pone en prisión a una madre porque ha suprimido un pequeño monstruo y que mobiliza los consejos de revisión para seleccionar —antes de enviarlos a la muerte— a los más hermosos y sólidos de sus hijos». (Párrafo aparecido al final de los comentarios de Televisión en « Sud-Ouest - Dimanche », 11-11-62.)

Raramente logramos leer comentario parecido al que copiamos, en la prensa llamada de información. Ello demuestra, no obstante, que cada cual puede ser sensible a lo que le rodea, sin dejarse llevar de la mano por una moral determinada, influida ésta por apetitos, deseos no confesados y dogmas «intangibles», a lo visto, para los no creyentes en una religión sobrepasada ampliamente por una realidad científica, filosófica, y que apenas si puede resistir al más simple razonamiento sin recurrir al sofisma y a la tergiversación.

La Iglesia romana carece de autoridad para recriminar en ese y casos parecidos. Antes tendría que haberse situado contra la pena de muerte, absolutamente en todas las circunstancias en que ella sea dictada. Aunque sólo fuera en nombre del «Mandamiento de la Ley de Dios» que dice y ellos repiten... cuando asi conviene a sus intereses : «NO MATARAS».

Julián FLORISTAN.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, nº 60, LYON (5e).

F. LOCAL DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una Asamblea general que tendrá lugar el 29 de diciembre, a las 21 horas, en la sala de la rue des Pensées.

Ante un orden del día de interés, se ruega a todos los compañeros hagan por asistir.

El Comité.

FEDERACION L. DE OULLINS

Para el día 6 de enero, domingo, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar nuestra asamblea. Se celebrará en el local de costumbre.

Del mayor interés para todos es lo que ha de tratarse. De ahí que sea aconsejable la asistencia y puntualidad de los afiliados a la Local.

FEDERACION LOCAL DE DIJON

Se convoca a los compañeros, a la Asamblea que tendrá lugar el domingo día 13 de enero a las 9 de la mañana, en el Cafe de la Comedie, place du Théâtre. Por los asuntos a tratar se requiere la presencia de todos los compañeros.

CONFERENCIA EN BEZIERS

Organizada por la Federación Local de la C.N.T. de Beziers, tendra lugar en dicha localidad el domingo día 6 de enero a las 9 y media de la mañana, una conferencia a cargo de J. BORRAZ, quien disertará sobre el interesante tema, «*Lo que la C.N.T. espera de las nuevas generaciones españolas y lo que estas tienen derecho a esperar de la C.N.T.*»

El acto se celebrará en el local social de la entidad organizadora y a él quedan invitados todos los compañeros, simpatizantes y amigos de la localidad y de las limitrofes.

⁂

CONFERENCIA EN LA F. LOCAL DE TOULOUSE

El día 6 de enero, a las diez de la mañana tendrá lugar en nuestro domicilio social, la segunda conferencia del ciclo en curso. El compañero J. Juan Doménech, versará en torno al interesante tema : «Las Federaciones de Industria y la técnica moderna».

Esperamos que todos los compañeros y militantes, acudirán a esta conferencia de afirmación libertaria.

NECROLOGICAS

JOSEFA ESTEVEZ

Las noticias más desagradables llegan siempre de forma brutal y casi inesperada. Cuando uno menos lo piensa, creando ese choque sicológico que todo lo doloroso produce y que lo sume a uno en ese estado de meditación en que todo pasa por la mente, con ese sentido analítico que los momentos tristes crean en el hombre.

Con estas palabras, podría expresar el sentimiento que me ha producido la muerte de quien hacia tantos años trataba. Mas su recuerdo, los rasgos de su rostro, su muerte un tanto prematura; me inducen a dedicar unos momentos a quien, victima de la inmoralidad reinante, yace hoy en las frías tierras del exilio.

No era Josefa Estévez une «figura» de la emigración española. Era, como han sido miles de madres y compañeras, la eterna compañia de los suyos ; uno de esos puntales desconocidos y que tan necesarios, como útiles, han sido en nuestros medios, en las momentos cruciales de nuestra existencia.

Durante nuestra guerra, guerra por iosotros no declarada y hecho siempre olvidado por los «grandes» tuvo que soportar la muerte de su compañero en el frente de Madrid y la presencia de uno de sus hijos herido y que en aquella época era demasiado joven.

La ocupación de Andalucía, su tierra natal, por mahometanos y cristianos, unidos para «salvar» España, motivó su presencia en las tierras donde la conoci. De allí marchó a Barcelona, última etapa en las tierras de Iberia, antes de conocer los tristes y largos años del exilio.

Como otros miles, ella no ha podido regresar al terruño. Sus cenizas quedarán lejos de las cálidas tierras de su Andalucía añorada. Hoy ha sido ella, como ayer fueron otros y como mañana seremos los demás; porque a la sociedad vil y despreciable, que rige el mundo, le interesa que asi sea.

De esa forma se le va dando «solución» al «problema» español, como se le daba en tiempos no muy lejanos, pero ya olvidado, al «problema» judio. Es la forma más positiva para dar «solución» a ésta clase de problemas a los que el olvido no puede por completo dar la satisfacción adecuada y los que de vez en cuando, suelen crear molestias a los grandes de este mundo, que tan pequeños demuestran ser.

Que los eternos llorones, unos con llanto de cocodrilo y otros con el llanto de los castrados, continuen con su ya cansado llanto, ese será el fin que a todos nos espera, sin que en un sólo momento hayamos tenido el gesto debido, que dejare en la historia la estela que tan necesaria nos es.

Que estas pobres y cortas lineas, sean en recuerdo de una de las numerosas víctimas caídas por la falta de dignidad y humanismo existente, dentro y fuera del calabozo español. *Cayetano ZAPLANA.*

⁂

LUIS VERDE (Madriles)

Del Sindicato de Artes Gráficas de Barcelona, este compañero que murió el día 28 de abril en Foix (Ariège), a la edad de 52 años, fué uno de los tantos mártires del anarco-sindicalismo español. Herido ya en el vientre de dos balazos por los esbirros de la República en el año 35, pues en tanto que militante activo de la C.N.T. tuvo que sufrir persecuciones y cárcel, debido a lo cual su salud era ya harto precaria antes del 36.

Durante la guerra fué herido de nuevo en Sástago de una ráfaga que le imposibilitó durante largos meses la lucha en las trincheras, pasando a ocupar un cargo en S.I.A. local de Barcelona.

En el exilio sufrió los campos de concentración y fué enviado a Alemania. La liberación no le fué grata, ya que, para ganarse la vida, tuvo que dar con sus huesos en los pantanos y trabajos rudos que acabaron con su vida.

Fué en medio de un verdadero duelo que nos despedimos de sus hijos de 9 y 11 años, que se quedan solos, ya que la compañera murió hace tres meses.

Que su ejemplo sea seguido.

Gran mitin de Alianza Sindical en Montpellier

El día 2 de octubre, en la gran sala del Pabellón Popular, se celebró un Mitin de información y de solidaridad con los huelguistas de España, organizado por la Alianza Sindical C.N.T. - U.G.T. - S.T.V.

A la hora anunciada el compañero Presidente Fortea abre el acto, saludando afectuosamente a todos los presentes. Manifiesta que, por causas ajenas al Comité, ha sido aplazado por dos veces consecutivas el presente acto.

Saluda cordialmente al compañero Alexandre, Secretario départamental de Fuerza Obrera, al que cede la presidencia.

Alexandre es saludado por el público con entusiastas aplausos. Presenta excusas por la ausencia del compañero Veillon, retenido por quehaceres del referendum, cuya ausencia no quebrantará la importancia y los efectos del presente acto por la concurrencia de los calificados militantes y elocuentes oradores compañeros Manuel Muiño y Roque Santamaria, cediendo inmediatamente el uso de la palabra al primero.

El compañero Muiño, empieza su peroración, dirigiendo en francés unas palabras de salutación y agradecimiento por las emocionantes frases pronunciadas por el leal, inteligente y dinámico amigo Alexandre.

Si dirigimos nuestras miradas hacia los movimientos y actividades del capitalismo, veremos que, para superar sus crisis económicas, se agrupan, se simplifican e incluso llegan a la fusión, si les es necesario.

Todos sabemos, por amargas experiencias sufridas, que mientras existan dominantes los regimenes capitalistas; nosotros, los obreros, seremos denigrados y explotados. Todos estamos convencidos que para luchar contra este grande y poderoso enemigo el medio más útil és el Sindicato; una de las palancas para derribarlo es la unión, es la fusión, ¿por qué no? de las sindicales libres.

El capitalismo español, dirigido por el clero, ayudado por la casta militar, con el concurso del capitalismo internacional derrumbó nuestra República democrática y con ella las dos grandes sindicales C.N.T. y U.G.T. Franco, con la idea de estabilizar su régimen no olvidó el factor principal, que son los obreros; por eso fundó un Régimen Sindicalista, estableciendo obligatoriamente un sindicato vertical de patronos y obreros a semejanza de una organización militar. Pero apesar del terrorismo primero, apesar de falsas promesas, no ha logrado agenciarse la juventud actual que abandona la patria para expansionarse moral y económicamente. Nosotros tenemos el deber de demostrar a esta juventud emigrada la diferencia que existe entre el sindicato vertical oficial y nuestros sindicatos democráticos y asi ellos se convencerán de la inutilidad del primero y el progreso social-económico obtenido por la acción llevada en los últimos. Nuestra misión es instruirles, cautivar su voluntad, ayudándoles a resolver todas sus dificultades, instruyéndoles sindicalmente y haciéndoles ver la realidad de la vida obrera.

¡Compañeros! Si nosotros queremos el apoyo de la C.I.O.S L. y de todos los democratas para poder derrumbar al régimen dictatorial español, es preciso que les demostremos que todas las sindicales y fuerzas democráticas forman un conjunto, un bloque de ataque responsable y constructivo.

Por esta razón la U.G.T., la S.T.V., el partido socialista y otros partidos demócratas han constituido la Unión de Fuerzas Democráticas e invitamos a la sindical hermana C.N.T. a que ingrese en dicho organismo.

Todos los que formamos la ALIANZA SINDICAL debemos tener el convencimiento que esta es un acontecimiento importante que acelerará la caída de Franco.

Pide a los veteranos que, apesar de los largos años de lucha y de exilio, no se cansen hasta conseguir ver España Libre.

Prolongados aplausos coronan la elocuente peroración del compañero Muiño.

El compañero Roque Santamaria empieza su disertación con un saludo de afecto y gratitud al compañero Alexandre, Secretario Departamental de F.O. y a los partidos y organizaciones democráticas franceses.

A continuación expone las causas y los efectos inmediatos de la Alianza Sindical. No es la primera unión de estas dos sindicales: Recuerda que se unieron en 1909. En la huelga general del 1917. La C.N.T. y la U.G.T. estuvieron unidas contra la monarquía. Juntas sostuvieron la revolución de Asturias en 1934. Y unidas ganaron las elecciones del 1936. Por nuestra desgracia, el 18 de julio nos sosprendio separados. Estas dos sindicales combatieron bravamente con las armas durante 32 meses al falangismo, de cuya lucha salió vencido el proletariado español por las fuerzas fascistas internacionales.

La triste lección del pasado nos debe convencer que en la unión está la fuerza vital y en la desunión la muerte fatal.

Ni la C.N.T., ni la U.G.T., separadas pueden vencer al fascismo. Es necesario, dice, hacer un frente común de lucha para liberar a nuestra patria.

La C.N.T. está conforme en lo esencial con la Unión de Fuerzas Democráticas, compuesta por las dos sindicales U.G.T. y S.T.V. y partidos políticos, a la que, sin ser parte integrante, llevará su cooperación leal y entusiasta, dentro del margen de sus convicciones apolíticas, para restablecer un régimen democrático en España. Hasta ahora la unión de nuestras sindicales solo se efectuaba para defenderse de los ataques del capitalismo nacional con todos sus derivados.

Hoy debemos conservar esta Alianza Sindical para hacer un frente de combate para liberar nuestra patria, primero, y después para instaurar un régimen democrático de progreso social y de justicia en los diferentes estados de la economía nacional, a fin de satisfacer las necesidades físicas, morales y filosóficas de los obreros.

La rebeldía es propia del proletariado del interior, como lo demuestran las diferentes huelgas desencadenadas durante el presente año y la emigración continua de los obreros en busca del pan y del trabajo de que estaban privados. Nuestra obligación es atraer a estos hermanos españoles para que vengan a la Alianza. Finalmente, hace un llamamiento a todos los obreros, a toda la oposición para que, olvidando los errores pasados y sin apartarnos de nuestros principios básicos nos agrupemos formando un solo cuerpo de lucha y asi demostrando una garantia de cohesión, de capacidad, podremos solicitar la ayuda y solidaridad del proletariado internacional, para acabar con Franco, convirtiendo a nuestro pueblo oprimido en un pueblo de obreros libres. El compañero Santamaria es felicitado con un aplauso general de la numerosa concurrencia.

El compañero Alexandre, dice que después de las elocuentes peroraciones de los dos compañeros que le han precedido sólo debe manifestar que admira a la emigración que, apesar de un largo exilio de 23 años, conserva el espíritu de lucha, de constancia infatigable, de esperanza y fé en la victoria final, dando con ello un ejemplo a los obreros franceses.

F.O., en todos momentos y en todas las circunstancias está y estará a vuestro lado para ayudaros a resolver todos vuestros problemas sociales y económicos.

¡Camaradas españoles! No puedo menos que felicitaros de vuestra Unión proletaria, con ella tendréis la ayuda de todo el mundo obrero democrático. Esta unidad será la piedra filosofal para la liberación de vuestro país. El público saluda con una fraternal ovación las últimas palabras de Alexandre.

El presidente, compañero Fortea, concluye el acto dando las gracias a F.O., a los oradores y a todos los asistentes.

El Secretario.

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

LOTES DE LIBROS DE FIN DE AÑO

10 LIBROS POR 10 NF

Porte a cargo del demandante. Pedidos a J. Borras, 4, rue de Belfort - Toulouse. Giros, M. Celma, C.C.P. 952-38 Toulouse.

Lisez :

« Sociologie fédéraliste libertaire » d'André Respaut (3,50 NF).

PRIMERA SERIE

«La aureola rota», por Florencia Baclay.
«Yo acuso», por Emilio Zola.
«Una aventura demasiado fácil», por P. Mata.
«El infierno», por E. Barbusse.
«Mi hermana Juana», por G. Sand.
«El amante de Lady Chatterley», por D.H. Lawrence.
«Thais», por A. France.
«La guerra señora», por H.G. Wells.
2 libros de cuentos infantiles.

SEGUNDA SERIE

«Millones», por M. Arzibachew.
«La Atlantida», por P. Benoit.
«La vida en flor», por A. France.
«24 horas de la vida de una mujer», por S. Zweig.
«El prisionero de Zenda», por A. Hope.
«Rebecca», por D. Du Maurier.
«El regreso», por E.M. Remarque.
«Traición por traición», por E. Zamacois.
2 libros de cuentos infantiles.

TERCERA SERIE

«La buena tierra», por P. Buck.
«Sinvergüenzas», por P. Mata.
«La isla de los pinguinos», por A. France.
«El pajaro azúl», por M. Maeterlinck.
«La Gitanilla», por Cervantes.
«El prisionero de Sta Elena», por G. Beauregard.
«La doncella», por Voltaire.
«Tik-Nay», por E. Zamacois.
2 libros de cuentos infantiles.

CALENDARIO PARA 1963

Se ha puesto a la venta el Calendario de S.I.A. para 1963.

Es el más original de cuantos han aparecido. En él la joven artista Diana Tudela pone en evidencia la constante superación de su estilo.

Los textos que acompañan los dibujos son asimismo un acierto, pues a través de ellos conocemos los mejores pensamientos de Victor Hugo y de Tolstoy, las más hermosas imágenes poéticas de Shakespeare y de García Lorca, las más bellas ideas de Andersen.

Todo aquel que lo adquiera, lo hará adquirir a un amigo o a un conocido.

Dos ediciones: una en francés y otra en español. Al formular los pedidos, que nadie olvide indicar el idioma en que lo quiere.

Precio : 2,50 NF.

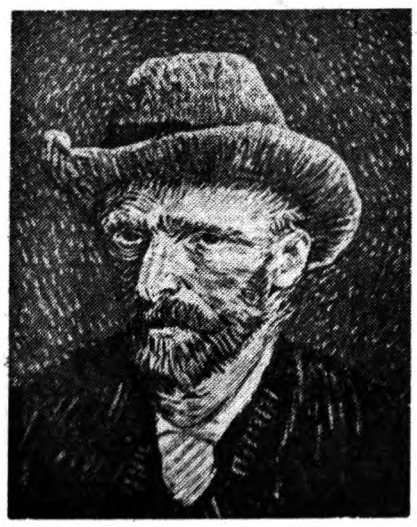
Pedidos: Consejo Nacional de S.I.A.. 85, rue de la Concorde, Toulouse.

Giros : Solidarité Internationale Antifasciste, C. C. P. Nº 1230-50, Toulouse.

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

En lisant :



"LETTRES DE VINCENT VAN GOGH A SON FRÈRE THEO"

EDITIONS GALLIMARD

Il m'est déjà arrivé, dans les colonnes de ce journal, de m'élever contre l'asservissement d'une chronique littéraire à la fuyante et capricieuse actualité. Ce n'est pas parce qu'un livre vient de paraître qu'il mérite attention. Il vaut mieux adopter un critère moins discutable. Avant tout, il importe, à une époque où nous sommes tous, qui plus qui moins, en train de perdre dangereusement le goût de la lecture (de la lecture sérieuse j'entends), il importe donc de cultiver ce goût en nous et autour de nous. Je me propose tout simplement de rendre compte de mes lectures ou de mes re-lectures, sans aucune méthode préconçue. J'espère que je réussirai ainsi à susciter parmi ceux qui suivront cette critique, le désir de lire ou de relire les ouvrages que j'aurai signalés.

Voici d'abord l'un des livres des plus importants et des plus singuliers qui puisse s'imaginer. C'est mieux qu'un livre. C'est un document humain d'une dimension et d'une acuité dépassant de loin toute littérature. Les pages que nous y lisons avec un intérêt passionné et une émotion intense n'ont pas été écrites pour être publiées, ni même pour être lues par quelqu'un d'autre que par celui auquel les lettres maintenant au grand public, étaient à l'origine destinées. Il nous arrive même d'éprouver une certaine gêne à déflorer les confidences entre frères, comme si nous commettions une indiscrétion. Et notre seule excuse sera le niveau de l'effort et du drame à l'intérieur duquel nous sommes admis à pénétrer et dont nous pourrons explorer la profondeur par une chance extraordinaire.

Toute sa vie Vincent Van Gogh écrivit à son frère Théo. On peut dire, en faisant abstraction de lettres adressées de temps en temps à d'autres personnes, qu'il a été son seul correspondant, en donnant d'ailleurs à ce mot une signification plus pleine qu'un simple échange de lettres, en lui donnant le sens d'un échange entier comme il peut rarement s'établir avec une telle confiance d'un homme à un autre. C'est grâce à cet échange presque quotidien, on pourrait dire un échange de tous les instants, que nous pouvons suivre de près, fraternellement, le cheminement douloureux d'un homme de vocation, d'un créateur de la trempe de Vincent Van Gogh.

Qui était-il ? Dans un pays plat et calme, semblable à un beau jardin soigneusemnt entretenu, à une époque qui n'était bouleversée par aucune guerre et aucune révolution, une sorte de monstre vient au monde. C'est un monstre normalement constitué qui a ses deux bras et ses deux jambes, le cœur et le cerveau bien en place et qui, par surcroit, naît dans la maison solide et confortable d'un pasteur protestant de la campagne hollandaise, où il n'aurait qu'à s'installer dans le confort matériel et spirituel d'un foyer douillet et d'une foi ancestrale. Mais c'est justement là qu'il montre toute sa monstruosité. Qu'il ne le puisse ou qu'il ne le veuille, le fait est qu'il n'accepte pas cette place que le destin lui offre. Une voix intérieure lui commande au contraire de la refuser, de la fuir et d'en chercher, dans la peine et dans la misère, une autre dont au départ il ignore lui-même où elle se situerait, où elle le conduirait. Il sent seulement, il sait intuitivement que cela sera loin de la maison paternelle, loin du pays plat et calme, loin de l'époque sans histoire et peut-être loin de la médiocrité humaine, loin des limites de la vision banale et de la raison raisonnante.

Personne ne pouvait l'accompagner sur ce chemin. Aucun compagnon, aucune compagne. Non pas qu'il se refusait à la communication, il la recherchait au contraire, éperdument. Mais qui pouvait s'associer à un monstre, auprès duquel nul ne pouvait espérer trouver la sécurité ou la paix de l'esprit ? Avec une seule femme il avait essayé de vivre : ce fut une ancienne prostituée qui, après l'avoir quitté, ne tardait pas à reprendre son métier. Avec un seul artiste il avait essayé de partager son atelier (lui qui, pourtant, avait rêvé d'une vaste coopération entre artistes) : ce fut Gauguin qui l'a abandonné à sa solitude au bout de quelques jours, après un drame aussi lamentable qu'effroyable.

C'est pour ce monstre que Théo avait essayé d'être un frère qui n'arrivait pas lui non plus, à sauver l'artiste de la solitude et de la folie qui le guettait, qui ne le comprenait qu'à moitié, mais qui était pour lui d'une fidélité et d'un dévouement exemplaires. Matériellement, c'est lui qui assurait la subsistance de Vincent Van Gogh, qui lui permettait ainsi de réaliser son œuvre, non pas à l'abri des soucis, mais au moins à l'abri de la famine et du vagabondage. Moralement, c'est lui qui apportait dans la vie du monstre banni de la communauté humaine la sympathie et la chaleur qui lui permettait de croire en lui-même, en dépit de tous les échecs. C'est donc en somme à Théo que nous devons Vincent Van Gogh, car sans lui l'artiste aurait mille fois sombré sans avoir rien laissé derrière lui.

Des milliers de lettres qu'au cours d'une vingtaine d'années Vincent Van Gogh avait écrites à son frère Théo, même l'édition plus complète parue chez Gallimard, ne contient qu'une partie. Elle constitue néanmoins un choix assez vaste pour que nous n'ayons à déplorer aucune lacune, ni une sorte de censure qui n'avouerait pas son nom. Ces lettres nous permettent d'accompagner le peintre maudit qui, de sa vie n'a jamais vendu une seule toile et qui ne

(Suite en page 3.)

FANTAISIE

Noël de clochard

Par un bel après-midi, j'étais accoudé sur un parapet et regardais les pêcheurs et l'écoulement du fleuve. Après une légère et amicale tape sur l'épaule, j'entendis :

— Bonjour, mon vieux copain, tu n'oublies pas de profiter du beau temps.

— Tiens, bonjour Henri, je crois que tu fais de même. Où diriges-tu tes pas ?

— J'allais te voir pour passer un bon moment avec toi et voilà que la rencontre se fait avant d'arriver à destination.

— Très bien, ainsi nous irons moins loin. A regarder nos mines réjouissantes, cela ne peut que déceler une bonne santé ; malgré cela nous n'avons pas à nous fatiguer et pour raconter nos petites histoires, j'aperçois une terrasse accueillante, bien exposée au soleil qui nous tend les bras ; une tasse de café à déguster ne seras pas superflue.

— Entendu, allons-y !

Nous étions de vieux copains, de la même génération à quelques années près ; nos conceptions avaient de nombreux points de contact et aimions bavarder tout en nous racontant des souvenirs que nous goutions, aussi bien l'un que l'autre, car l'un comme l'autre nous avions pas mal roulé notre bosse.

— Aujourd'hui, mon vieux Cyrano, comme nous approchons des fêtes de Noël, si tu veux m'écouter, je vais te raconter un Noël que j'ai vécu, lors de la soi-disant belle époque, et comme tu as la marotte de noircir du papier, en supposant qu'une feuille veuil'e bien l'accepter, tu pourras raconter cette histoire.

— Vas-y, Henri, je suis toute oreille.

« — Il y a bien un bon demi-siècle, j'étais dans mes dix-huit ans ; si seulement cela pouvait nous rajeunir physiquement, mais... ; quoiqu'il en soit je conserve ma jeunesse mentale et en cela espère être en ta compagnie. Donc, en ce temps-là, faisant mon tour de France, surtout en trimardant, bossant (travaillant) lorsqu'un singe (patron) voulait m'embaucher ; depuis quelques semaines j'étais échoué à Paname (Paris). J'étais donc de la c'oche ; après quelques soirées dans les asiles de nuit, je couchais à la dure où je pouvais. Pour becqueter (manger) j'arrivais à boucher, plus ou moins mal, un trou ; car il y avait, de bon matin, distribution de soupes aux hôpitaux ; deux fois par semaine, une Place de la République, l'autre devant la Salpétrière, distribution d'un bol de café et d'un quignon de pain ; c'était vraiment l'étalage de la misère ; le midi et le soir il y avait dans plusieurs endroits des distributions de soupe. La calote aussi n'oubliait pas de participer à la philantropie ; ainsi les clochards parisiens savaient que chaque dimanche matin, à condition d'arriver à l'heure, la crypte du Sacré-Cœur de Montmartre leur était ouverte pour écouter la messe et même y participer, en chantant les cantiques, car un livre de ces cantiques était remis à chacun ; à la fin, chacun rendant son livre, recevait environ un kilo de pain.

J'avais donc marre d'une telle mistoufle (misère) et cherchais dans ma cervelle un moyen pour y remédier. Je ne te raconte pas, aujourd'hui, un tas de péripéties qui m'étaient arrivées et d'autres qui sont survenues par la suite. Je pensais qu'il me faudrait tâcher de joindre une ou des personnes installées à Paris, qui pourraient m'aider à me débrouiller et que mes parents pouvaient connaître. A la demande, par lettre, que je leur ferais, pour la réponse il me faudrait une adresse ; j'ai donc pensé entrer dans un hôpital pour avoir un domicile. Un matin, je me présentais à l'Hôtel-Dieu ; à mon tour m'adressant à un employé d'un bureau, j'exposai que mes pieds étant blessés, je marchais difficilement et que je voulais me faire soigner.

— Quel est votre domicile ? me fut-il répondu.

— Je n'en ai point, rétorqu'ai-je.

— Comment ? En ce cas, vous ne pouvez être admis ; l'hôpital ne reçoit que qui justifie d'un domicile.

Je fus donc éconduit, mais voulant insister, je pris la suite des requerrants. Deuxième présentation et après échange de paroles aigre-douces, éconduit à nouveau. J'étais têtu et tenace ; troisième présentation, il en fut de même. Un monsieur qui se trouvait dans cette salle des pas-perdus, s'intéressa à mon manège et m'interpellant, je lui racontai, grosso-modo, ce qu'il en était. Ce qui fait que me présentant une quatrième fois au bureau, il m'accompagna et me soutint ; l'employé excédé, me remis un bon d'admission et je me dirigeai vers une salle indiquée.

Avec quel plaisir, après des soins de toilette, je m'enfilais dans un lit. La journée se passa, prenant les repas et me reposant douillètement ; c'était l'avant-veille de Noël.

Le lendemain matin, les internes passèrent et m'auscultèrent. Ils constatèrent que mes pieds n'étaient pas en bon état et regardant d'autres parties de mon corps, l'un s'écria : « Mais, il a la frotte ! ». Et tout de suite, ils décidèrent que je ne devais être soigné à l'Hôtel-Dieu mais à l'hôpital Saint-Louis et donnèrent des ordres pour que le lendemain je sois transmis à Saint-Louis pour recevoir des soins. Personnellement, cela m'importait peu que je sois soigné à un hôpital ou à un autre. Donc, le lendemain, qui était le jour de Noël, avec beaucoup d'autres qui avaient le même mal, je subis le traitement anti-frotte, qui dura près de deux heures. A la fin de la séance, il me fut dit de revenir dans un certain temps.

— Comment, dis-je, mais je dois entrer à l'hôpital, venant de l'Hôtel-Dieu.

— Pour nous, il n'en est pas question, répondirent les employés, les soins que nous donnons sont destinés à ceux qui sont hors de l'hôpital.

— Alors, que vais-je devenir ?

— Adressez-vous au bureau, et encore... aujourd'hui il n'y a qu'une permanence.

Je me dirigai donc vers ce bureau où un seul employé me fit savoir qu'il ne pouvait m'admettre. Comme j'avais fait à l'Hôtel-Dieu, je rejouais la même comédie, et... je remarquai qu'un partenaire de la frotte et de la cloche m'avait filé le train ; je lui demandais ce qu'il faisait ; il me répondit : — Si tu réussis, je tâcherais de me faufiler comme toi. — Pourquoi pas ? lui répondis-je.

Trois fois je me présentais à l'employé en insistant et éconduit toutes les fois, sans douceur, heureusement verbalement seulement. Que faire ? C'était midi, l'estomac réclamait son dû. Une quatrième fois je me présentais, l'employé furibond me vit arriver.

— Ne vous emballez pas, Monsieur, j'ai autre chose à vous dire.

— Quoi donc ?

— Puisque vous ne pouvez m'admettre à l'hôpital, aujourd'hui que c'est Noël, vous pourriez au moins, me faire manger ainsi que le copain qui est à mes côtés.

Devant une telle insistance et demande, pour se débarrasser de l'importun que j'étais, l'employé n'hésita pas et... prenant une feuille de papier, il fit un bon pour deux repas à prendre à la cuisine. Voyant, tout de suite à qui ils avaient à faire, les cuisiniers nous reçurent très chaleureusement et copieusement. Effectivement, pour les c'ochards que nous étions, ce fut un vrai repas de Noël, car :

« Y avait d'la mangeaille à s'en foutr' ras là. » (Gaston Couté.)

Potage, hors-d'œuvres, formidables tranches de gigot, frites en abondance, salade en quantité, pâtisserie et café ; nous ne pouvions désirer mieux. Nous remerciames de grand cœur et partimes. Nous avons fait quelques pas, hors de l'hôpital, lorsque mon copain de fortune et d'infortune me fit savoir :

— Maintenant que j'ai bien rempli par le haut, je crois que j'ai besoin d'évacuer par le bas ; il me reste à trouver un W.C. dans un immeuble.

Il se disposait à me quitter pour se diriger où ses besoins l'appelaient, lorsque tout d'un coup il me dit :

— C'est mon pantalon qui vient de recevoir le surplus ; il me faudra donc trouver un endroit pour me dé... et nettoyer mon froque.

Et sans autre forme de procès, nous nous quitâmes.

C'était le jour de Noël ; je déambulais par les rues de la ville et arrivais place de la Bastille. Le temps, plutôt froid, n'était guère propice à se reposer sur un banc. J'avisais donc qu'à la gare des chemins de fer de Vincennes je me trouverai mieux dans la salle des pas-perdus. Je me dirigeai vers cet endroit et me cala sur un banc, dans un coin, avec mon balluchon.

La température de ce lieu étant assez douce, ayant mon ventre bien plein, je passais une assez bonne après-midi. Le soir vint et à la longue, je m'assoupis, mon balluchon me servant d'oreiller. Cette béatitude dura jusqu'à ce que des mains pas trop douces me rendirent mes esprits. C'était un flic qui me secouait, il devait bien être une heure du matin ; la gare fermait et des employés n'ayant pu me réveiller étaient aller quérir un flic qui m'amena dans un quart (poste de police) cuver mon vin (?). Arrivé dans ce lieu hospitalier, je fus, aussitôt, introduit dans une cellule où il y avait déjà d'autres occupants. Il n'y avait, pour achever de passer la nuit qu'à s'installer au mieux possible, espérant un calme relatif. Ce dernier ne dura guère longtemps, car une fournée de gonzesses prises dans des rafles, firent un chahut gigantesque en engueulant les flics et en chantant. Enfin le matin arriva ; ces dames furent les premières à partir ; vers 8 heures le chien du commissaire (le secrétaire) me fit passer devant lui, me sermonna en me recommandant de ne plus me faire prendre à faire le clochard ; avec cela il me donna un bon de deux sous pour pouvoir consommer une soupe dans un restaurant.

Et voilà mon bon Noël ; que devaient être les autres ? »

Histoire véridique d'Henri.
Pour copie conforme :
CYRANO.

On dit des Anglais qu'ils sont froids et flegmatiques. Pas toujours ! Voilà une belle et sympathique manifestation pleine de chaleur. Cette foule qu'à Londres, des « policemen » contiennent difficilement, veut prendre d'assaut le local où sir Oswald Mosley, le chef du parti fasciste britannique, est en train de faire un « meeting ». Cela, après avoir roué de coups 200 nazis du sieur Colin Jordan qui, dans un campement, s'exerçaient militairement. C'est un moyen comme un autre de pratiquer l'action directe, la seule efficace contre tous ceux qui œuvrent pour nous extorquer le peu de libertés que nous avons.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO